

PRIX
\$200

Le coin du feu.

Revue
FEMININE MONTREAL

LITHO

1893

LE COIN DU FEU

Revue Mensuelle

ABONNEMENT :
\$2.00 PAR ANNEE. }

AVRIL 1893

ADMINISTRATION :
{ 63 RUE ST. GABRIEL.

SOMMAIRE

CHRONIQUE.	<i>Mme. Dandurand.</i>	MODE.	**
LES CONSEILS DE LA MÈRE GROGNON	*	MUSCADIN.	<i>Muscadin.</i>
MADAME ROLAND.	**	SOLUTION, ENIGME, ETC.	*
TRAVERS SOCIAUX (celles qui écrivent) . <i>Marie Vieuxtemps</i>	*	CUISINE.	TOURNE-BROCHE.
SAVOIR-VIVRE.	**	ICI ET LA.	*
PETITS COURS DE MYTHOLOGIE.	*	MAISON DE LOTI.	*
HYGIÈNE.	**	PAROLES CHRÉTIENNES.	*
LITTÉRATURE.	<i>Météore.</i>	L'ASSOCIATION ARTISTIQUE.	*
CONFÉRENCES DU VENDREDI PAR LE R. P. PLESSIS, <i>Marie</i>	*	SCIENCE AMUSANTE.	<i>Tom Tit.</i>
LOCUTIONS VICIEUSES.	**	FEUILLETON.	<i>Alp. Daudet</i>
CARNAVAL DE NICE.	<i>Dr de Miles.</i>		

NOTES DE L'ADMINISTRATION.

PRIME AUX JEUNES FILLES.—L'administration du COIN DU FEU offre un abonnement gratuit à toute personne qui lui obtiendra de ses amies ou connaissances, non abonnées déjà, trois abonnements payés.

Pour annonces dans le COIN DU FEU, s'adresser à M. A. Lionais, Bâtisse Impériale, ou au bureau de l'administration,

Monsieur Edouard Vincelet est notre agent pour la ville de Lowell, Mass., E. U.

1893

Chronique.

UN avocat d'une ville des Etats-Unis fut une fois élu membre du conseil municipal de cette même ville. Dès son entrée il s'y distingua par un caractère étrange qui ne manqua pas d'inspirer à ses collègues une sorte de crainte respectueuse.

Cet original ne s'avisait-il pas un jour, au lieu de participer tout simplement aux bénéfices et immunités de leur charge lucrative, de dénoncer les autres conseillers qui ne demandaient qu'à être laissés tranquilles et de découvrir aux yeux des contribuables non-seulement le pot aux roses mais les *pots-de-vin* du laboratoire municipal.

Il y gagna une réputation de vrai brouillon, de toqué même, auprès de ces messieurs, qui l'appellèrent aussi dans l'excès de leur mauvaise humeur : mauvais coucheur, empêcheur de danser en rond, etc.

Son action — on se le figure sans peine, — avait cependant attiré sur sa personne la curiosité publique. Son nom était dans toutes les bouches. Les journaux aggravèrent encore l'émotion populaire en propageant à l'extérieur l'histoire de ce personnage extraordinaire, si bien que dans tout l'état de New-York on répétait la même chose : — Il paraît qu'il y a un honnête homme à Buffalo !

Quelques naïfs élevaient les mains au Ciel, s'exaltant, tandis que les gens d'expérience haussaient les épaules avec un sourire d'incrédulité.

Mais la rumeur se confirmant, il n'y eut qu'une voix pour l'élire gouverneur de New-York. La jalousie gagna bientôt les autres états, qui, ne pouvant tous l'avoir en propre, convinrent de le faire président des Etats-Unis, de façon que chacun put alors se réclamer d'une relation quelconque avec le Merle Blanc de la politique.

Ce diable d'homme, resté toujours le même en dépit des circonstances et des gâteries populaires, fit encore des siennes à ce poste élevé. Au moment où, candidat pour la seconde fois à la présidence, la lutte allait s'engager entre lui et un puissant adversaire, ne voilà-t-il pas qu'il s'imaginait d'user de son droit de chef du gouvernement pour rejeter — par attachement aux principes — deux mesures de première importance, adoptées par le parlement américain, et affectant les intérêts d'une grande partie de la nation.

Pour le coup une telle honnêteté devenait gênante, au moins pour un grand nombre, et c'est ce que de loyaux adversaires réussirent à persuader au peuple, qui renvoya à ses clients le trop rigide avocat.

Seulement, comme l'honnête homme en ce dernier est doublé d'un homme d'état de haute envergure, on fut bien content de revenir à lui quand, en novembre dernier, finit le terme de son vainqueur.

Et c'est ainsi que M. Grover Cleveland est rentré le 4 mars à Washington en triomphateur avec sa charmante femme, acclamée elle-même comme une reine et Baby Ruth, *l'idole de la nation*.

∞ Par un de ces cruels retours des choses, tandis qu'une reine de la démocratie arrive ainsi au suprême honneur et reçoit les hommages d'autant plus sincères qu'ils sont libres, d'un peuple immense, une autre pauvre et vraie souveraine est dépossédée de son empire et forcée de descendre pour ne plus les remonter les degrés du trône de ses pères.

Que si l'on veut connaître le prix d'une couronne par le temps qui court, voici ce qu'en offre le gouvernement des Etats-Unis à cette malheureuse Liliunokalani, ex-reine des îles Hawaï :

Une rente viagère de \$20,000. Une somme de \$150,000 est en outre proposée à son Altesse cuivrée Kaiulani, héritière de la précédente, pour l'achat de son droit ou plutôt de son espérance dynastique. De sorte que, dans quelques années, à la mort de Liliunokalani, il ne restera plus de toute une lignée de majestés qu'une petite bourgeoise vivant modestement du maigre revenu de ses \$150,000. *Sic transit.....*

Quelque dépréciation que subissent les diamètres royaux à l'époque actuelle, il semble pourtant qu'ils aient gagné de la valeur depuis qu'un peuple a nous connu a donné le premier, l'exemple d'en briser le métal précieux pour s'en distribuer les parcelles.

Une couronne en France il y a cent ans ne valait rien..... que l'échafaud.

∞ Je ne sais ce qui fait que ceux qui en possèdent les prisent encore si fort aujourd'hui. Il est vrai qu'il est bien naturel que chacun tienne à ses petites affaires ; je ne vois qu'un Tolstoï qui, dans ce

siècle égoïste, et en dehors de la vocation religieuse, se dépouille volontairement d'une immense fortune pour vivre d'accord avec ses principes, dans une égalité parfaite avec les pauvres paysans russes, les *moujiks* ses frères.

On nous gâte un peu cette belle action en nous apprenant que ses biens, au lieu d'être distribués aux nécessiteux, ont été abandonnés tout entiers à la comtesse Tolstoï sa femme. A notre sens, le grand écrivain n'a pas été pratique. Il s'est enlevé les moyens de faire l'aumône, et sa renonciation ne ressemble pas mal à une mise en tutelle ou interdiction pour prodigalité.

Depuis longtemps la famille de Tolstoï s'alarme de ses allures excentriques. Le philosophe prétend que l'homme en s'affinant de plus en plus ne s'améliore pourtant pas ; les ajustements, la parure, ces soins excessifs de propreté, ce confort des habitations, une nourriture délicate amollissent et dégradent la créature, selon lui. Son idéal d'une vie libre et intelligente est celle de l'homme des bois. Conséquemment le comte s'habillait pauvrement et semait avec libéralité les écus dont il n'avait que faire. Il est donc évident que ses amis les déshérités ne retireront aucun bénéfice du changement de sa condition.

≈ L'abnégation relative du roi Milan de Serbie fut indubitablement plus profitable à ses sujets. Alphonse Daudet dans *Les Rois en exil* a fait l'histoire anticipée de ce noble sacripant qui abandonne gaiement famille, honneur, trône et puissance même pour le seul plaisir de vivre à Paris au gré de ses peu louables fantaisies.

Nous avons vu dans l'Avenue du Bois de Boulogne l'hôtel du royal fétard, où une cour composée des illustrations boulevardières et des sommités du monde interlope l'entourait constamment. Son fils, en faveur duquel on lui a facilement persuadé d'abdiquer moyennant quelques millions et sa liberté, y était justement venu de Belgrade lui rendre visite.

Le grand abruti avait pris pendant quelques jours son rôle au sérieux. Il promena gravement le jeune prince dans Paris, l'accompagna aux salons de peintures, dans les musées, et lui fit voir consciencieusement — comme s'il goûtait un plaisir inconnu à jouer ainsi au bon papa — les curiosités de la merveilleuse cité.

Tout allait bien sans lui en Serbie, et les sujets du joyeux détrôné, semblaient se résigner aussi philosophiquement que Milan lui-même à leur séparation. Mais tout va changer. Le couple royal, séparé par une antipathie profonde et un divorce, se sont, paraît-il, réconciliés. Après avoir obtenu l'annulation de leur mariage, ils demandent maintenant la résiliation de ce privilège légal, quitte à continuer cette édifiante alternance s'il en est besoin.

Milan et Nathalie vont donc rentrer la main dans la main, l'air souriant et majestueux, dans ce royaume qui a été témoin de leurs abominables disputes.

Si le peuple serbe n'est pas destiné à souffrir trop de cette comédie, il va pouvoir se divertir.

Quelques-uns donnent une raison politique à l'événement, et l'attribuent à l'intervention du Tzar de Russie. D'autres moins bienveillants assurent que le noble motif qui pousse le roi de Serbie à ce retour attendrissant vers sa famille et sa patrie c'est.....une déveine noire au baccara et l'épuisement des millions nationaux.

≈ L'idée que le sort de milliers d'hommes peut dépendre à certains moments de la volonté de tels personnages n'est pas gaie. Car la plupart des souverains possèdent entr'autres prérogatives celle d'allumer la guerre et de disposer ainsi de la vie des citoyens.

Or, veut-on savoir ce que ce fléau infernal — que pour sa honte et son humiliation notre civilisation, soit-disant avancée, tolère encore — a coûté à la seule France depuis un siècle ? Six millions d'hommes.

On en vient à se demander si ces moyens que les esprits dirigeants appellent nécessaires, et dont ils croient être les maîtres, ne sont pas voulus par la Providence comme autrefois le Déluge pour punir l'humanité prévaricatrice ou pour prévenir l'encombrement qu'amène une excessive production.

≈ Grave problème dont j'abandonne la solution aux docteurs de l'Eglise et aux profonds philosophes, pour vous communiquer une décision infiniment moins transcendante mais d'une intense actualité.

Mesdames, la crinoline reçoit son coup de grâce. Cette fois les Elégances dirigeantes se sont pro-

noncées sur la question qui hante jusqu'aux cerveaux législateurs. Dans le Vieux Monde c'est la princesse de Galles et en Amérique M^{me} Cleveland qui refusent leur haute protection à l'encombreuse.

Que la crinoline se relève si elle le peut de cette double sentence. Tout le monde se réjouira de son échec, car elle eut marqué un arrêt dans l'évolution artistique de la toilette. C'est égal, nous avons été à deux doigts du péril, car chacun — ou plutôt chacune — tout en redoutant l'intruse, se résignait d'avance à la subir. Résiste-t-on aux décrets de la Mode ! Quant aux chacuns, — puisque ma plume les a évoqués, — ils ne seront pas les derniers à battre des mains à la bonne nouvelle.

Qu'ils n'aillent pas par exemple se figurer que l'avènement des jupes ballonnées eut amené le moindre changement dans l'état des choses. Ils auraient continué à graviter autour des femmes transformées en "ballons dirigeables" tout aussi bien qu'avant. Elles ne leur eussent pas paru moins adorables à demi-perdues dans l'amplitude

exagérée et mystérieuse de leur enveloppe, et les traits qu'elles ne se seraient pas fait faute de leur décocher du centre de leur forteresse de falbalas n'auraient rien perdu de leur efficacité.

Laissez-moi vous rajeunir pour le mot de la fin, une vieille anecdote appropriée à ce sujet palpitant, et que je trouve dans la conférence sur la Mode d'un malin et révérend père aux femmes du monde :

" Il y a quelques années, une dame de la Cour rencontra, dit-on, un officier de notre armée d'Orient. — Eh bien, dit-elle d'un ton qui semblait provoquer un compliment infailible, comment me trouvez-vous ? — Très bien, madame ; je crois revoir la tente que j'habitais en Crimée. Cela fait toujours plaisir ! "

Le vaillant officier n'était tout de même pas très galant... à moins que cette dame ne fut sa propre femme, ce qui aux yeux de quelques-uns excuse tout.

M^{me} Dandurand.

Les Conseils de la Mère Grognon.

« Voulez-vous, mes enfants, que je vous donne le moyen d'allonger les journées que vous trouvez si courtes et que vous accusez de ne vous donner le temps de rien faire.

Ayez des habitudes.

« Des habitudes, voilà un luxe rare. Beaucoup de femmes croient le posséder néanmoins :

— J'ai pour règle de faire ceci. J'ai coutume de faire cela, disent-elles.

Pure vantardise. Ce sont celles-là qui n'ont le plus souvent comme habitude que celle — détestable — de l'irrégularité dans l'accomplisse-



ment de leur tâche quotidienne.

« Quelques-unes se conduisent à l'égard de leurs devoirs journaliers comme des enfants devant la corbeille de cerises.

Elles choisissent d'abord les plus agréables, et réservent pour la fin toutes les corvées.

Il vaut mieux assigner à chaque action son heure.

« Les habitudes sont le miracle qui fait tenir dans la journée d'une religieuse cent fois ce que peut rendre celle d'une nonaine.



Madame Roland

C'est avec plaisir que nous nous sommes rendu le 4 mars dernier à l'invitation du Club National, pour assister à la lecture d'un travail fait par M. Rodolphe Lemieux sur M^{me} Roland, une des gloires féminines de la révolution française.

L'empressement — ou mieux encore, la composition — de l'auditoire qui emplit de bonne heure la salle du Parlement-Modèle, pour entendre le jeune avocat, lui constitue déjà un éloge plus flatteur que ceux que nous pourrions lui faire.

La société intelligente de Montréal se montre toujours heureuse d'applaudir les jeunes — espoir de la patrie — qui, par l'éloquence de leur parole ou la production de quelque travail sérieux, sont en passe de se faire une réputation enviable.

Sous ce rapport M. Lemieux est l'exemple de ses camarades, et nous saisissons cette occasion de le féliciter également sur ses succès à la tribune, car ces succès supposent des efforts appliqués et une grande assiduité à l'étude. Or, nous partageons la superstition populaire qui fait d'un jeune Canadien qui se livre à l'étude, une manière de héros.

Quant au travail sur M^{me} Roland, si nous ne

craignons de passer pour difficile, nous dirions que, plus philosophique nous l'aurions peut-être encore mieux goûté.

Nous n'oserions cependant faire de ce petit péché d'omission un reproche au conférencier, puisqu'il pourrait y opposer l'intérêt soutenu et le plaisir manifeste dont son auditoire lui donna le témoignage d'un bout à l'autre de son travail.

Ce symptôme en effet ne trompe pas ; et nous avons avec tous les autres applaudi sincèrement l'instructive lecture dont M. Lemieux a régalié les hôtes du Club National.

L'auteur a su intéresser également les deux parties de son auditoire dans l'étude de ce puissant caractère de femme qu'il a excellé à faire connaître sous tous ses aspects sans oublier celui de la violence extrême dont les opinions politiques s'accompagnent toujours chez le sexe gracieux.

Et ce dernier lui a su gré d'avoir employé son talent de narrateur à louer le génie d'une femme.

Nous ne pouvons manquer d'insérer dans cette revue féminine un passage où notre chevaleresque ami a eu le courage — peu facile paraît-il (nous l'apprenons) — d'être juste envers le sexe faible.

« Si l'on me demande pourquoi j'ai choisi comme

sujet le nom d'une femme, lorsqu'il y a tant d'hommes célèbres dont le nom figure avec éclat dans l'histoire du XVIII^e siècle, je répondrai que c'est parce que j'ai voulu dissiper un préjugé. On se plaît à dire que les femmes ne peuvent aspirer qu'à la pratique des vertus domestiques et que la gloire et la renommée leur sont interdites. Ce fâcheux préjugé ne date pas d'hier, il se perd dans la nuit des temps. Molière, dans "L'École des Femmes," n'a-t-il pas dit :—

"Non, non, je ne veux point d'un esprit qui soit haut.

Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut ;

Je prétends que la mienne en clarté peu sublime

Même ne sache pas ce que c'est qu'une rime :

Et c'est assez pour elle, à vous en bien parler,

Que savoir prier Dieu, m'aimer, coudre et filer."

(Arnolphe, dans "L'École des Femmes.")

Je m'inscris en faux contre cette prétention peu chevaleresque d'ailleurs, que la femme ne devrait apprendre qu'à "coudre et à filer" sans jamais chercher à atteindre la célébrité. Dès qu'une femme est signalée comme distinguée, le public en général est prévenu contre elle. Les hommes d'esprit, étonnés de rencontrer des rivaux parmi les femmes, ne savent les juger ni avec la générosité d'un adversaire ni même avec l'indulgence

d'un protecteur, et dans ce combat nouveau ils ne suivent ni les lois de l'honneur ni celles de la bonté.

Madame de Staël, l'une des plus brillantes étoiles du firmament littéraire de France, disait avec raison : "La plupart des femmes auxquelles des facultés supérieures ont inspiré le désir de la renommée ressemblent à Herminie revêtue des armes du combat : les guerriers voient le casque, la lance, le panache étincelant ; ils croient rencontrer la force, ils attaquent avec violence, et dès les premiers coups ils atteignent le cœur."

Je ne tenterai point de vous démontrer que les femmes peuvent, elles aussi, habiter les hauteurs, les sommets. Ce serait m'entraîner dans une trop longue digression.

Madame Roland n'est ni un être fictif, ni un personnage imaginaire. Cette femme a existé heureusement, et son histoire glorieuse est là pour témoigner que le *génie n'a point de sexe.*"

M. Lemieux a droit encore à notre reconnaissance pour nous avoir appris que nous pouvons aspirer à l'honneur d'être traitées en rivales par le sexe supérieur.

Travers Sociaux

CHAPITRE I.

Celles qui écrivent

On connaît le proverbe anglais : *Familiarity breeds contempt.* La familiarité engendre le mépris. Il est un de ceux qui ne font pas honneur à la race humaine, car il donne à supposer qu'on ne gagne rien à se laisser connaître à fond.

C'est cependant à la lumière de cette vérité que les très habiles dirigent leur conduite. Il est de fait que ces personnages impénétrables, dont on ne peut jamais se flatter d'avoir lu la pensée, que l'on ne saurait prendre à nier, à affirmer quelque chose ou à contredire quelqu'un, qui, interrogés quant à leurs opinions, opposent à toute curiosité indiscreète un sourire connaisseur et mystérieux, sont ceux qu'à tort ou à raison l'on respecte forcément.

Ces sphynx vivants s'attirent l'estime que l'ignorance accorde toujours à ce qu'elle ne comprend pas, et ceux-là sont rares qui refusent le tribut de la crainte admirative à ce Silence d'or dont le veau des Israélites donna le premier exemple.

Plus d'un puissant de nos jours n'est qu'un "poseur," et doit son élévation à la solennité silencieuse dont il voile la profondeur de sa nullité.

La Rochefoucauld a dénoncé ces roués avant nous tous. Il appelle la gravité de certaines gens : "Un mystère du corps cachant l'infirmité de l'esprit." "Je me suis quelquefois repenti d'avoir trop parlé, dit l'auteur de l'Imitation, rarement de m'être tu."

Il reste donc avéré que la sagesse consiste à ne se livrer jamais entièrement, et à réserver en règle générale au moins la moitié de ce que l'on pense, ayant eu soin de choisir préalablement dans ses impressions ce qu'il est le plus avantageux de montrer. C'est à ce triage mental qu'on doit consacrer le temps requis par les sept évolutions de la langue que recommande le sage avant de permettre à cet organe de traduire nos sentiments.

Notons en passant qu'il est des gens auxquels le court intervalle de cet exercice ne suffit pas, et qui, malgré la précaution prescrite, obtiennent, quand le temps est arrivé d'ouvrir la bouche, le même succès que le fils de M. Prud'homme :

— Mon enfant, disait ce digne homme à l'héritier de son talent, il faut tourner sa langue sept fois avant de dire une bêtise.

Il va de soi que pour les esprits paresseux le mouvement de rotation peut se prolonger indéfiniment. Je me figure même que c'est à ce moulinet intérieur que les individus énigmatiques dont nous parlions tout-à-l'heure emploient les moments qu'ils mettent à ne pas répondre.

Ce qui est vrai des paroles l'est bien davantage pour les écrits, "qui restent," eux, pour perpétuer les résultats de nos inconséquences et de nos erreurs. C'est justement à ce point que je voulais amener les lectrices du COIN DU FEU.

L'expérience nous force à constater un fait qu'il est inutile de commenter ou de souligner de vains regrets :

C'est que les ordres, les injonctions et les prières des parents sont presque entièrement impuissants à prévenir les étourderies de la jeunesse en ce qui concerne les affaires soi-disant "de cœur," en ces temps surtout où l'on s'est relâché de toute surveillance envers elle.

Pas plus en ces sortes d'affaires que pour le reste, l'expérience de ceux qui ont pratiqué la vie ne profite aux autres qui la commencent. Toujours les jeunes papillons iront brûler leurs ailes à la fascinatrice et traîtresse flamme où se blessèrent leurs aînés.

Il n'en faudrait pas conclure pourtant que les sages avertissements sont absolument inutiles. On rencontre encore parmi les adolescents des esprits prudents et assez soucieux de leur bonheur

futur pour songer à se garer de certaines fautes dont ils voient souffrir les autres.

Demandez, mesdemoiselles, à vos amies mariées si elles ne donneraient pas une année de leur vie pour rentrer en possession de tous ces billets parfumés qu'elles semèrent comme autant de plumes au vent à l'époque des rapides et changeantes amourettes. Apprenez comment leur dignité de femme et de mère s'accommode de la pensée que ces feuillettes innombrables, floraison des caprices passés et éteints, subsistent toujours, témoins éternellement indiscrets sinon accusateurs ; et s'il leur plaît que ces otages de leur réputation si délicate, si aisément et gravement atteinte du moindre souffle de la calomnie reposent entre des mains étrangères, hostiles peut-être.

Un principe de convenance que pratiquait la génération de laquelle est issue la jeunesse d'aujourd'hui, et en honneur encore à cette heure dans les familles qui n'ont pas fait toutes les concessions à l'esprit d'émancipation de notre siècle, exige que sous aucun prétexte une jeune fille n'écrive à un jeune homme de son monde à moins d'être irrévocablement liée à lui par l'anneau des fiançailles.

Les américaines, on le sait, ne sont pas des modèles de cette réserve un peu hautaine, qui est comme une charmante relique des mœurs chevaleresques d'antan, alors que les femmes moins accommodantes avaient des adorateurs plus respectueux. Toutefois, l'éducation toute particulière des filles des Etats-Unis, leur grande instruction et l'impartialité réelle de leur esprit, qui fait qu'elles choisissent aussi bien dans un sexe que dans l'autre leurs amis, donnent en général à leur correspondance une allure virile, une absence de sentimentalité lui servant de palliatif.

Mais leur action, quelque anodine qu'elle soit, n'en est pas moins une déchéance de la dignité féminine. Pour elles comme pour mes compatriotes et pour toutes les femmes des nations civilisées, cette dignité fait leur unique prestige ; elle est à la fois l'ornement et la protection de leur faiblesse. Si elles y renoncent pour traiter le sexe plus fort d'égal à égal, elles se mettent dans une condition d'infériorité.

Un homme dont les tiroirs sont encombrés par les lettres d'une femme pourra conserver à son

l'égard de l'estime, mais il ne la respectera jamais autant qu'avant le déluge des épanchements. Le seul ton de ses paroles quand il lui parle suffit à le prouver aux indifférents. Dans ces cas où la familiarité n'engendre pas le mépris, l'amitié prend le caractère de la camaraderie d'homme à homme ; or, il n'est pas contestable qu'on manque à une femme en la traitant comme un homme.

L'excepte à peine de cette loi les fiancés, mieux garantis que les autres naturellement contre la satiété et le désenchantement. Chez ceux-là même, les assurances passionnées, les déclarations brûlantes, intempérées que certaines jeunes filles se croient permises à la veille du mariage, minent sourdement et pour toujours ce respect exalté qui est le plus délicat hommage de l'amour qu'on leur porte et ce qu'il a de meilleur.

Ces exhubérantes ne comprennent donc pas qu'elles ne gagnent rien à vider leur cœur jusqu'à le retourner et à en secouer les moindres miettes sur l'Idole.

Quelles ressources leur reste-t-il quand elles ont une fois renversé la coupe des virginales tendresses ? Ne vaut-il pas mieux les mesurer goutte par goutte à la ferveur d'un communiant jamais lassé ?

Une jeune fille se vantait d'avoir correspondu pendant un an avec son fiancé sans avoir jamais écrit le mot *aimer, l'infinif divin*.

— Oh, la vérité y était toute entière pourtant, disait-elle, mais il fallait la trouver entre les lignes ou la reconnaître sous le travestissement de cette figure de rhétorique qui s'appelle "litote."

Je parie que ces exquises trouvailles faites sous la tendresse pudique des phrases ravissaient le destinataire autrement que ne l'aurait fait la vérité toute crue.

Si les jeunes filles qui n'éprouvent aucune répugnance à prodiguer leur écriture assistaient une fois à l'inventaire que les garçons font de temps à autre des papiers de leurs poches, elles auraient la sensation — si la réflexion ne les avait déjà fixées là-dessus — de l'incongruité de leur complaisance.

En voyant exhumer de ce magasin de variétés, — avec des parcelles de tabac dont le brutal arôme a tué son délicat parfum souillé — et méconnaissable, le billet où s'étaie la gracieuse cursive tracée d'une main légère, leur délicatesse serait

froissée ; et la pudeur naturelle de leur âme ressentirait comme une injure la flétrissure de cette page sortie si blanche de leurs mains.

Les hommes ne sont pas tous assez discrets pour dérober à la curiosité de leurs amis de pareilles marques de confiance. Et pourquoi, mesdemoiselles, dites-le moi, se montreraient-ils plus soucieux de votre dignité que vous ne l'êtes vous-mêmes. En général ils ne se font point faute de se les exhiber réciproquement, non sans un certain orgueil, et c'est là un indice du prix qu'ils attachent encore aux privilèges de votre trop grande condescendance. La chose se passera peut-être comme ceci :

Dans une réunion de célibataires, jeunes ou vieux, tenant leurs séances dans une garçonnière quelconque, l'un des fumeurs usera d'un habile stratagème pour se vanter sans en avoir l'air : faisant mine de pêcher avec difficulté une allumette au fond de son gousset, il le débarrasse machinalement des papiers qu'il contient ; ses regards tombant aussi machinalement sur le premier, il dit avec nonchalance, comme un homme habitué à tout :

— Tiens, la lettre de la petite Chose.

— Ah ! toi aussi, fait un second piqué au jeu et soulevant le pan de son habit pour aller chercher dans l'arrière fond d'une poche profonde un document identique.

Alors, selon que la petite Chose a plus ou moins de connaissances dans ce cercle de mondains, il circulera de mains en mains un certain nombre de petits feuillets dont la comparaison s'établit au milieu d'une gaieté pas toujours bienveillante.

Peut-être l'un d'eux, dans la confusion des échanges, tombera-t-il dans le crachoir. Pardon, mesdames, de la supposition ; mais malgré l'horreur de son sort, ce naufragé me semble le plus heureux ; sa carrière est finie.

Les douces missives qu'on envoie à celui qui, dans un avenir rapproché, doit être son époux ne courent pas de tels risques. Un fiancé est trop jaloux de la dignité et du prestige de celle qu'il considère comme sienne pour profaner les confidences émues de son cœur en les publiant : il est trop heureux pour ne pas se renfermer à leur égard dans le mutisme dédaigneux du bonheur assuré.

Marie Vieuxtemps.

LE SAVOIR-VIVRE.

La corbeille.—Le contrat.

Nous insérons au commencement de cet article et a titre de curiosité seulement, la description de la corbeille de mariage dont l'usage est inconnu des fiancées canadiennes.

L'envoi de la corbeille et la signature du contrat précèdent de huit à dix jours environ la cérémonie du mariage.

La corbeille est apportée le matin du jour où l'on signe le contrat. Elle se compose de robes de satin, de velours, etc., en pièce; de dentelles noires et blanches; de points héréditaires, si les aïeules du fiancé en ont possédé; de bijoux modernes, de bijoux de famille; d'un manteau de loutre; de bandes de lophophore, originale parure pour les robes et les vêtements, dont la solidité, autant que la surprenante beauté, explique la faveur. A ce fond de garde-robe, on ajoute une *aumônière* gonflée d'or (pièces neuves), un ou plusieurs éventails, un livre d'heures copié sur un chef-d'œuvre du moyen âge. (Il va sans dire que la corbeille peut être infiniment plus modeste, tout dépend des ressources du fiancé.)

Ces objets sont contenus dans une grande corbeille en vannerie artistique, doublée de satin blanc et de forme carrée, afin que les étoffes n'y prennent pas de faux plis. Un gros bouquet de roses blanches ou un nœud de satin blanc s'attache sur le couvercle.

Le coffre, l'ancien coffre de mariage, est choisi par quelques fiancés amis de l'archaïsme. On le limite de ceux du XVI^e siècle. Ils sont décorés, armoriés, sculptés, peints, etc.

On avait eu l'idée de remplacer la corbeille par quelques milliers de francs, insérés dans une enveloppe, mais cette innovation a froissé les délicatesses de sentiment du plus grand nombre des fiancés, et la vieille mode a prévalu, nous en sommes bien aise.

L'habitude d'exposer le trousseau, la corbeille et les présents envoyés à la fiancée par sa parenté et ses amis, cette habitude — d'un goût fort contestable — est complètement tombée en désuétude, chez les gens qui se piquent de véritable délicatesse.

L'étalage de la lingerie intime était pénible à supporter pour le fiancé et révoltait les pudeurs

de plus d'une fiancée. Il y avait en outre une ostentation de parvenus à étaler ainsi les richesses d'un trousseau, les splendeurs d'une corbeille.

Quant à l'exhibition des présents, on sentait comme un arrière-pensée dans cette coutume. On semblait vouloir exciter l'*émulation* chez les donateurs. Dans la crainte de passer pour pauvres ou avares, les vaniteux — qui seraient peut-être restés indifférents à l'opinion des fiancés et de leur famille — faisaient des sacrifices, pour paraître magnifiques aux yeux des gens admis à passer les cadeaux en revue.

On est donc revenu à nos anciens et discrets usages, qui n'ont le mérite de n'offenser jamais la réserve des fiancés et de ne pas faire soupçonner les parents de sot orgueil et d'autres vilains sentiments.

Le contrat se signe souvent chez le notaire.

Quand le notaire se rend chez les parents de la fiancée, toutes les personnes intéressées s'y rassemblent. Dans l'un comme dans l'autre cas, les clauses du contrat doivent avoir été bien débattues, par avance, entre les deux familles (hors de la présence des fiancés) pour éviter toute discussion au moment des dernières stipulations.

Parfois le contrat se signe au milieu d'une soirée, qui réunit bon nombre d'invités. Les divertissements ou la conversation s'interrompt, le notaire donne lecture du contrat. Alors le futur se lève, salue sa fiancée, signe l'acte et lui passe la plume. Après avoir apposé son nom, celle-ci offre la plume à la mère de son fiancé, laquelle la remet à la mère de la jeune fille, les deux pères signent après, et, ensuite, tous les membres des deux familles, par rang d'âge. On est bien aise aussi, parfois, de faire figurer un nom illustre sur le contrat. Si la personne dont on désire la signature est présente, elle signe avec la famille, sinon le notaire lui envoie le contrat à signer le lendemain.

Pour la fête du contrat, la fiancée ne se pare d'aucun des bijoux qui viennent de lui être donnés. Ils ne lui servent qu'après le mariage. Elle

s'habille d'une simple et jolie toilette claire, sa dernière robe neuve de jeune fille, et — une dernière fois aussi — elle sort de leur écrin ses petits bijoux, qui ne conviendront plus à la jeune femme qu'elle va devenir. Mais en revanche, grande élégance autour d'elle. Aussi bien, la soirée de la signature n'a déjà plus cet aspect intime de la fête des fiançailles. Toutefois on n'y invite pas de connaissances banales.

Au moment de la signature, si le notaire demande à la fiancée — comme c'est son droit — la permission de lui baiser la main, elle la lui accordera, après avoir rapidement consulté du regard sa mère et son fiancé. Tous deux font, des yeux, un signe d'acquiescement. Quelques personnes vont se révolter contre cette idée de réclamer le consentement du fiancé ; nous trouvons, au contraire, qu'il y a, dans cette espèce de reconnaissance anticipée de ses droits, quelque chose de touchant et qui donne une vue bien nette des devoirs de la vie conjugale. Mais, dira-t-on, la fiancée ne dépend encore que de ses parents. Pas tout à fait ; elle a reçu au doigt un anneau qui l'engage déjà, et elle a reçu des présents qui lui créent des obligations.

Le lendemain du jour où l'on a signé le contrat, on envoie le billet d'invitation à la cérémonie religieuse. Quant à ceux qui doivent assister aux "festin et entières noces," ils sont prévenus quinze jours d'avance, pour le moins.

Les fiancés, ou mieux leurs parents, vont s'entendre avec le curé des différentes paroisses ou de la paroisse unique, pour la date des publications. Le prêtre leur indique tous les renseignements qu'ils doivent fournir.

La présence de deux témoins est nécessaire, mais, cette fois, les parents peuvent servir de témoins.

Les époux se placent au bas de l'autel, entourés de leurs familles. La jeune fille à gauche, le marié à droite.

Les mariés écoutent, assis, l'allocution que le prêtre leur adresse. Celui-ci parle debout sur les marches de l'autel, mais il s'approche des époux pour les unir. Le marié et la mariée se lèvent, et l'époux prend dans sa main *droite* la main *droite* de l'épouse. Ils répondent ainsi aux questions que l'on sait : "Prenez-vous pour femme...?"

auxquelles ils répondent : "Oui, monsieur." Ils ne désunissent pas leurs mains pour s'agenouiller sous la bénédiction du prêtre et l'aspersion.

Les anneaux bénits ont été présentés au marié par le prêtre. C'est de sa main droite *nue* que l'époux passe l'anneau au doigt de la main que sa femme lui tend *déjà*. Les mariés ne se regardent que lorsque le prêtre est retourné à l'autel.

Ils se mettent ensuite à genoux pour recevoir la bénédiction nuptiale.

La célébration terminée, on passe à la sacristie pour signer l'acte de mariage et recevoir les félicitations des invités.

Toutes les personnes invitées à composer le cortège de l'épousée — elles en ont été priées de vive voix ou par lettre particulière — se réunissent avant la cérémonie, chez les parents de celle-ci.

Le père et la mère de la mariée reçoivent leurs invités au salon. Le marié a précédé tout le monde, en compagnie de ses parents. Quant à la jeune épousée, elle ne paraît qu'au dernier moment.

La mariée est habillée avec une simplicité relative. A notre humble avis, les diamants sont de trop, et nous excluons même les riches et lourdes dentelles. La toilette doit être virginale et non fastueuse. Une robe de satin à longs plis, en hiver ; les draperies aériennes de la soyeuse mousseline des Indes, en été ; les guirlandes parfumées des fleurs de l'oranger, mêlées aux roses blanches et aux myrtes, n'est-ce pas la plus adorable des parures sous le nuage du voile ? Au plus ajoutons-nous un fil de perles au cou de notre fille. Nous savons bien que les points d'Alençon et d'Angleterre, que les pierres blanches étincelantes parent souvent les mariées, qu'on brode dans un coin de leur voile leurs armoiries accolées à celles de l'époux, mais, à notre sens, ce n'est pas là de l'élégance correcte.

Le marié porte l'habit ou son grand uniforme, s'il appartient à l'armée.

On s'est depuis quelque temps départi du cérémonial français, et plus d'un marié s'est contenté de la redingote. Cependant, dernièrement, à un mariage princier, tous les hommes avaient repris l'habit, et nos usages vont de nouveau prévaloir, espérons-le.

Quand tout le monde est arrivé, — et c'est le cas d'être exact — on monte en voiture pour se rendre à l'église.

La mariée occupe la première voiture et prend la droite. Elle a son père et sa mère avec elle.

Dans la seconde voiture, le marié et ses parents.

Les témoins prennent place dans les troisième et quatrième voitures avec des parentes des mariés. Ce ne sont pas des jeunes filles.

Les autres invités s'arrangent des autres voitures, de façon à ce que le cortège soit déjà formé dans l'ordre où il entrera à l'église.

On doit, autant que possible, associer une personne de la famille ou des amis de la mariée à une personne de la famille ou des amis du marié. Tout cela se combine d'avance dans le salon de la mère de la mariée. Il y a une règle à observer : les jeunes filles ne montent pas — même à deux — dans une voiture où elles seraient seules avec des hommes qui n'appartiendraient pas à leur proche parenté.

Depuis quelque temps, on fait une charmante addition au cortège : toute mariée a ses pages... comme un marquis de Molière. Ce sont des garçonnetts, de l'une ou de l'autre famille, habillés avec une élégance fantaisiste. Ils sont chargés de porter le livre, le bouquet de l'épousée ; quelques-uns, bien avisés, vont jusqu'à écarter, dégager son voile, quand les circonstances l'exigent ; ils se tiennent, en conséquence, au plus près de leur *maîtresse*.

Le cortège se forme :

La mariée au bras de son père ; le marié avec sa mère ; la mère de la mariée conduite par le père du marié ; les demoiselles et les garçons d'honneur ; les témoins et les dames avec lesquelles ils sont venus en voiture.

La mariée a pris le bras gauche de son père, toutes les dames doivent prendre le bras gauche de leur cavalier, alors même que celui-ci aurait l'épée au côté, en cette circonstance seulement, pour l'harmonie. Et *vice versa* : si son père est un militaire, l'épousée s'appuie sur son bras droit et toutes les autres femmes suivent son exemple, quand bien même les cavaliers seraient en habit.

A l'entrée de la mariée, tous les invités à la messe se lèvent. Ceux qui sont venus pour

l'époux sont à droite de la nef, ceux qui sont venus pour la mariée se sont placés à gauche.

La mariée s'avance sans porter les yeux autour d'elle.

Bien peu d'épousées restent naturelles sous tous les regards fixés sur elles. Un peu de trouble ne leur messied pas. Mais il ne faut pas qu'une mariée prenne l'air de "la victime couronnée de fleurs qu'on conduit à l'autel." Mieux vaudrait s'avancer délibérément, ce serait moins sot. Qu'elle soit émue, cela se conçoit ; heureuse et un peu effrayée, on se le figure ainsi ; mais si elle est bien élevée, si elle possède une dose suffisante de tact, elle évitera aussi bien les airs penchés que les airs assurés, elle ne posera pas plus pour la pruderie outrée que pour l'aplomb excessif.

Certaines mariées ont le don d'agacer ou d'*amuser* les assistants.

Le père de la mariée la conduit à sa place : le prie-Dieu placé à gauche et auprès duquel brûle un cierge.

Le marié vient s'agenouiller auprès d'elle sur l'autre prie-Dieu.

Les pères et mères se tiennent aussi près que possible de leurs enfants.

Dans les grandes églises, les suisses et les bedeaux font office de maîtres des cérémonies et indiquent à chacun ce qu'il a à faire.

Quelles que soient les opinions religieuses du marié, il est tenu, de par le plus élémentaire savoir-vivre, de garder une attitude convenable pendant toute la cérémonie. La jeune mariée ne doit pas s'occuper de ce qui se passe autour d'elle parmi les invités.

La mariée passe à la sacristie au bras de son beau-père, tandis que le marié offre le bras à sa belle-mère. Les deux nouveaux époux, — après avoir apposé leur nom sur le registre, — se rangent à côté l'un de l'autre. Les parents de la mariée se placent à sa gauche, ceux du marié à la droite de leur fils. Les invités (ceux de la messe également) félicitent non seulement les mariés, mais encore leurs parents, au moins les parents de celui des époux pour lequel ils sont venus. Le marié nomme à sa femme ceux de ses invités de la messe qui la saluent et qu'elle ne connaît pas ; la mère de la mariée en fait autant pour les gens de

son monde que son gendre n'a pas encore rencontrés.

La mariée sort de l'église au bras de son mari. Son père offre son bras à la mère du marié.

Les invités de la messe ont regagné leurs places et sont debout sur le passage du cortège. Le marié et la mariée saluent à droite et à gauche en souriant.

Les mariés remontent seuls en voiture, c'est le plus souvent un coupé.

Pendant que les voitures emportent la noce, glissons vite un détail. Si les parents des mariés ont un grand état de maison, les cochers et tous les domestiques d'ailleurs revêtent, pour la circonstance, la livrée de gala, et on se sert des équipages des grands jours. Un minuscule bouquet de fleurs d'oranger, de roses blanches et de myrte noué de rubans blancs orne la boutonnière de tous les serviteurs et pare la tête des chevaux.

Il faut célébrer la fête des épousailles avec autant de magnificence que le permet la position de fortune ; chaque invité, revêtu de ses plus brillants atours, est tenu d'y apporter un visage heureux. On doit entourer de joie et d'éclat (relatif) le bonheur de ce jeune couple.

L'habitude est prise, à Paris, d'offrir un lunch superbe aux invités du cortège, à l'issue de la cérémonie. Et le plus souvent, il n'est accompagné ni de la musique ni des danses, qui nous paraissent pourtant le complément obligé des noces.

Si l'on donne un grand dîner, la mariée prend

place à table, entre son père et son beau-père (elle est à la droite de son père), le marié est en face d'elle, entre sa mère et sa belle-mère. Quelquefois, et cela devrait se généraliser, parce que c'est très joli et très naturel, les jeunes époux sont assis l'un auprès de l'autre, entourés des couples jeunes et gais des garçons et des demoiselles d'honneur ; le père et la mère de la mariée leur font face, le premier ayant à sa droite la mère du marié ; le père du marié prend alors la gauche de la mère de la mariée.

Enfin, en d'autres lieux, le père de la mariée, conservant sa place ordinaire de maître de la maison, fait asseoir sa fille à sa droite. Le gendre occupe également la place d'honneur aux côtés de la mère de la mariée.

La mariée est servie avant tous les autres dames, si âgées ou si qualifiées que celles-ci puissent être. Mais si un personnage de marque assiste à la fête du mariage, on considère sa présence comme un acte de condescendance, et, pour l'en remercier, le beau-père de la mariée lui cède sa place auprès de l'héroïne du jour.

N. B.—Nous avons écrit constamment le père et la mère de la fiancée ou du fiancé, de la mariée ou du marié. Dans le cas où l'un ou l'autre des deux jeunes gens ou les deux auraient perdu leurs parents, il va sans dire que le rôle des père et mère serait tenu par ceux qui les remplaceraient auprès de la jeune fille ou du jeune homme : tuteur, chef de maison, frère aîné, sœur aînée, tante, etc., et que ceux-ci auraient absolument droit aux mêmes égards que les parents disparus, dont ils tiendraient la place.

Petit Cours de Mythologie.

LES MUSES : CLIO présidait à l'histoire, et est toujours représentée sous la figure d'une jeune fille couronnée de lauriers, tenant en sa main droite une trompette, et un livre de sa main gauche.

MELPOMENE, déesse de la tragédie. On la représente ordinairement sous la figure d'une jeune fille, avec un air sérieux, superbement vêtue,

chaussée d'un cothurne, tenant des sceptres et des couronnes d'une main et un poignard de l'autre.

THALIE présidait à la comédie et à la poésie lyrique. On la représente sous la figure d'une jeune fille couronnée de lierre, tenant un masque à la main, et chaussée avec des brodequins.

Bains calmants et rafraîchissants.



Je ne parlerai ni des bains russes, ni des bains turcs, ni même des bains de vapeur. Ces derniers sont du ressort de la médecine, qui enseigne la manière de les administrer quand elle les ordonne ;

les autres demandent une installation, qu'il n'est guère possible d'obtenir chez soi, même lorsqu'on est très riche.

Mais il est quelques bains qui ressortissent de la médecine domestique et que l'on peut indiquer en toute sécurité de conscience.

Au printemps, il est préférable de prendre son bain le soir avant de se mettre au lit, pour éviter tout refroidissement, plus dangereux à ce moment de l'année qu'en tout autre, et pour que la peau bénéficie de la chaleur moite qu'elle pourra garder ainsi pendant quelques heures après être sorti de l'eau. — Un bain délicieux pour cette saison s'apprête avec des coucous ou primevères sauvages. On jette trois poignées de ces fleurs *toutes fraîches* dans le bain, qui devient ainsi très odorant et très calmant, par la douce vertu des petites corolles d'or pâle.

Le bain de tilleul, d'une senteur exquise également, calme en outre le système nerveux surexcité.

Une énorme décoction d'épinards ferait un bain excellent pour l'épiderme ; mais voici une recette aussi bonne pour rendre la peau fraîche et délicate : 2 à 2 ½ onces de glycérine, 3 ½ onces d'eau de roses, dilués dans deux pintes d'eau, sont ajoutés à l'eau contenue dans la baignoire, cinq minutes avant d'entrer dans le bain.

Quelques femmes font délayer de la pâte d'amandes dans leur bain et le parfument à la violette. D'autres préfèrent la farine de gruau et l'eau de fleurs d'oranger. On additionne aussi les bains de teinture de benjoin, qui donne à l'eau un aspect laiteux.

Le bain de son adoucit, rafraîchit la peau. Pour ce bain, introduisez deux livres de son dans la baignoire avec une petite quantité d'eau, trois heures avant le bain. (Il est entendu que le son est enfermé dans un sac de toile.)

Si l'on voulait donner de la tonicité et de la fraîcheur à la peau, le bain aromatique serait du meilleur effet. Espèces aromatiques une livre. Eau bouillante, trois pintes. Laissez infuser pendant une heure, passez, ajoutez au bain.

Quand le système nerveux est épuisé, le bain suivant rend un peu de vigueur : une once d'ammoniaque par seau d'eau. Les chairs deviennent fermes et lisses comme le marbre. Le corps purifié est débarrassé de toute odeur.

Je ne finirai pas ce chapitre sans penser aux rhumatisants, sans leur indiquer un bain qui calmera leurs douleurs. On fait une émulsion concentrée avec une $\frac{1}{2}$ livre de savon mou et 4 onces d'essence de térébenthine ; on secoue jusqu'à ce que le mélange mousse bien. Pour un bain, prenez la moitié de cette mixture, qui a un agréable goût de pin. Après cinq minutes de station dans l'eau chaude, ainsi parfumée par l'addition de l'émulsion, on constate une diminution notable des souffrances, et une chaleur salutaire se répand dans tout le corps. Au bout d'un quart d'heure, il semble qu'on éprouve une sensation de piqûres non pénible du tout. Alors, on sort du bain et on se remet au lit. On s'endort presque aussitôt. Au réveil, on ressent un soulagement très marqué.

MASSAGES ET FRICTIONS.

Massage vient d'un mot grec *Massô*, — je pétris.

Le masseur ou la masseuse presse, *pétrit* avec les mains toutes les parties musculaires du corps, exerce une traction sur les articulations pour les assouplir, excite la vitalité de la peau.

Cette pratique nous vient d'Orient. L'antiquité a connu le massage, les Romains l'employaient beaucoup. Dans le massage russe, la main du masseur est couverte d'un gant enduit de savon.

Quelquefois, on fait suivre le pétrissement d'une flagellation légère au moyen de brins de bouleau.

Le massage doit suivre le bain et non le précéder. La peau humectée par l'eau ou la vapeur devient plus souple et plus flexible, se *pétrit* plus aisément. Le *patient* éprouve une grande fatigue au sortir des mains du masseur, mais bientôt y succède un sentiment de bien-être et de légèreté.

Il est dangereux d'*abuser* du massage, l'excès finirait par énerver au lieu de fortifier.

Les frictions peuvent remplacer cette pratique, et sans qu'il y ait besoin d'aide, grâce aux lanières imaginées pour se frotter soi-même le dos et les reins, que la main ne pourrait atteindre facilement ou aisément.

On pratique les frictions avec la main nue, mais plus souvent au moyen de gant et de lanière en crin, en grosse laine ou en toile rude. Elles sont dites sèches lorsqu'on n'y emploie aucun liquide.

Au lieu de vous faire masser, frictionnez-vous vous-même, après le grand bain ou le bain à l'éponge. Frottez vigoureusement. Lorsque vous en venez au dos et aux reins, saisissez la lanière à deux mains et faites-la aller et venir activement.

Ces frictions, je vous les recommande chaudement, puisqu'elles n'exigent pas d'intermédiaire. Elle augmentent la force, la vigueur, améliorent la santé et, par conséquent, sont très favorables à la beauté.

Après la friction sèche, on peut se frotter encore tout le corps avec un morceau de flanelle imbibée d'un vinaigre de toilette ou d'alcool.

LITTÉRATURE.



ON sait ou l'on ne sait pas que M. Taine de l'Académie française, qui vient de mourir, a écrit sur Napoléon une étude historique qui a fait loi, et où il semblait que tout avait été dit sur l'Alexandre des temps modernes.

Le célèbre écrivain en avait tracé un portrait tellement puissant et minutieux à la fois, tellement vivant et complet, qu'on se sentait familier après l'avoir lu avec l'individualité ainsi reconstituée du grand capitaine.

Or, un écrivain du nom d'Arthur Levy vient

aujourd'hui, à l'aide d'un " déluge de citations et de faits, nous démontrer que Taine, qu'il admire, d'ailleurs, a passé à côté de la figure véritable de l'Empereur ;

" Que, bien loin d'avoir été oublié par les bandes disparues du moyen âge, Napoléon a été le type de l'homme moderne ;

" Que, bien loin d'être un condottière de la Renaissance, c'est un bourgeois du dix-neuvième siècle, un patron, une sorte de Boucicaut (fondateur de la grande maison commerciale appelée le *Bou Marché* à Paris) colossal qui a aménagé la

France par des procédés analogues à ceux qui ont fait les grands magasins de nouveautés."

Son livre, qui a pour titre "Napoléon Intime," sort de chez Plou, l'éditeur des œuvres historiques, et est présenté au public par J. Cornély, le journaliste bien connu.

Parmi les livres nouveaux citons encore *Contes sur Porcelaine* par Jean Madeline, "remplis de fines pensées, de jolies nuances de sentiment et aussi des larmes, des prières attendries et de récits simples, bons et francs, qui mettent une certaine humidité aux yeux."

Le Musée de la conversation, répertoire de citations françaises, dictons modernes, curiosités littéraires, historiques et anecdotiques, par Roger Alexandre.

Le Parrain d'Annette, par Th. Beutzon, le délicat écrivain de la *Revue des Deux Mondes*, est l'histoire d'un capitaine de vaisseau, qui, ayant adopté une petite parisienne, sacrifie héroïquement l'amour qui s'est élevé pour elle dans son cœur, afin de lui laisser suivre son propre penchant pour un jeune peintre qui l'épouse et l'amène à Paris, tandis que le pauvre *loup de mer* au cœur meurtri reprend le large.

On vient de donner au Vaudeville à Paris "Flipote" de M. Jules Lemaître, le célèbre critique, qui s'était déjà essayé au théâtre avec "Mariage Blanc," et deux autres pièces, mais sans succès qu'aurait pu faire augurer son habileté à juger les autres dans l'art dramatique.

L'action de Flipote, dont le début a été assez brillant, se passe dans le monde des théâtres, et met en scène l'histoire banale du mariage malheureux de deux acteurs. Nous n'avons rien à y voir.

Ce poème de mélancholie, qui s'appelle *Pêcheurs d'Islande*, signé par le jeune académicien, Pierre Loti, a été aussi transporté au théâtre. Au milieu des admirables et suggestifs décors de la pièce, le désespoir de la pauvre petite Gaud, à laquelle la mer a ravi son mari après quelques jours de bonheur, pour ne plus jamais le lui rendre, et celui de la grande-mère Moan, dont le fils et le seul soutien est tué au Tonquin, sont d'une poignante réalité.

On craint que la profonde tristesse qui règne

du commencement à la fin du drame ne lui nuise, en dépit de son mérite, auprès du public parisien.

Werther est un nouvel opéra de Jules Massenet, qui rencontre un chaleureux accueil. Il a la consécration du succès en ce qu'il se promène déjà sur les scènes des principales villes d'Europe.

Mais le miracle c'est de voir le vieux Verdi, l'auteur sublime du Trouvère, de la Traviata, d'Aïda, d'Otello et d'Iago, accomplissant le tour de force de créer à quatre-vingts ans, après tous ces chefs-d'œuvre de haute volée, un autre chef-d'œuvre, mais dans un genre tout opposé.

Quelle singulière fantaisie prend donc à ce génie blanchi au contact des inspirations célestes, de descendre de son piédestal pour esquisser aux yeux de ses admirateurs fervents un pas de valse?

L'expérience de "Falstaff" a prouvé que Verdi *valsait* supérieurement. Son collaborateur pour le livret est Arrigo Boïto, auteur lui-même d'un "Méfistofile" que les dilettanti apprécient à l'égal du Faust de Gounod.

Il a arrangé et rimé pour la musique du maître "Les joyeuses commères" de Shakespeare.

En somme, les plus difficiles se déclarent ravis de cette œuvre à laquelle trois génies ont mis la main.

Il se joue, dans deux théâtres différents à New-York, une traduction de la *Francillon* de Dumas. Au *Fifth Avenue Theatre* c'est la grande tragédienne italienne, Eléonore Duse, qui tient le rôle de Francine. Elle accommode la pièce à son genre, et la rend beaucoup plus triste que l'auteur ne l'a prétendu faire. Sur l'autre scène où on lui a donné le titre : *Mariage spectre*, une troupe inférieure y a trouvé par hasard et sans y tâcher un succès de gaieté. Quoique ce résultat ne soit pas de nature à satisfaire l'auteur, nous croyons que c'est là la meilleure manière de prendre la théorie absurde et immorale que M. Alex. Dumas développe dans *Francillon*.

Lady Windermere's Fan est une comédie d'Oscar Wilde, le philosophe-artiste, j'allais dire poseur — qui plaît, dit-on, beaucoup aux femmes, — parce qu'il ne se déclare épris que de pure esthétique, — déjeune de la contemplation d'un lys, porte comme emblème à sa boutonnière un soleil, et laisse flotter ses cheveux sur ses épaules. Gilbert dans *Patience* a fait la caricature d'Oscar Wilde dans

le personnage *Bunthorne*. *L'Éventail de Lady Windermere*, qui a plu au public New-Yorkais, est bourrée de maximes, d'épigrammes et de paradoxes. En voici un échantillon : — "Quand on est devenu assez vieux pour savoir se conduire, c'est alors qu'on perd la mémoire et qu'on ne sait plus rien." — "Quand tout le monde est de mon avis je sens que je dois avoir tort." — "Les hommes sont des monstres ; le tout est de bien nourrir ces brutes." — "Il n'y a rien au monde comme le dévouement d'une femme mariée ; c'est une chose que les maris mêmes ne comprennent pas." — "Une femme qui moralise est toujours laide."

Au théâtre Daly, la charmante comédie de Shakespeare, "Douzième Nuit," est très applaudie.

Je cueille dans un journal l'annonce suivante :

"Le comte Tolstoï a publié une nouvelle et étrange œuvre très allégorique et commode toujours philosophique, sous le titre de : *Le Café Sourate*. C'est une conversation entre cosmopolites qui prônent chacun sa religion respective. Et c'est un Chinois qui les met d'accord ! Les lecteurs ne s'attendaient certes point à ce finale, qui aura l'approbation des disciples de Confucius."

Cela doit ressembler à l'extraordinaire et déconcertante philosophie de l'affreuse *Sonate à Kreutzer*.

Pas plus que le cauchemar écrit que je viens de nommer, je ne recommande à mes lecteurs *Le Café de Sourate*.

Météore.

Les Conférences du Vendredi à Notre-Dame.

Les conférences faites pour les femmes à l'église paroissiale attirent une foule nombreuse. Nous y constatons que le R. P. Plessis, si favorablement apprécié depuis quelques années déjà du public de Montréal, a modifié sa manière.

L'orateur prestigieux et spéculatif, qui subjuguait un carême durant, par la magie de sa parole d'or une assistance de fidèles — dont une très infime partie pourtant avait seule le privilège de ne pas le perdre de vue tout-à-fait dans ses sublimes envolées — nous revient après une éclipse de trois ou quatre ans, transformé en conférencier très pratique et en logicien... j'allais dire terre-à-terre.

On nous a raconté que l'un de ses confrères du clergé de Montréal, à la suite de l'un de ces sermons transcendants et quelque peu nuageux de sa première manière où les oies du capitole avaient été évoquées, lui envoya une petite note. Il y était dit à peu près ceci :

"Hier une oie égarée sous les voûtes de Notre-Dame conçut le téméraire projet de suivre dans son vol un aigle altier s'élevant dans l'éther. Mal en prit à la pauvre volatile que sa lourde impuissance rejeta sur le sol, tandis que le roi de la nue continuait à grands coups d'ailes à monter dans l'infini.

"L'oie prie humblement l'aigle souverain de vouloir bien mettre à sa portée la pâtée qu'il daigne lui servir."

Sont-ce des avertissements comme celui-là qui ont déterminé la métamorphose du jeune dominicain ? Nous ne savons. Quoiqu'il en soit, nous n'avons rien perdu, bien au contraire, au changement, car le savant orateur apporte dans son nouveau genre tout le charme et la puissance de son talent.

C'est ainsi que le dimanche il traite magistralement, quoiqu'avec simplicité, du rôle de la religion à l'égard de la *Question Sociale*. Les prédicateurs dominicains qui ne craignent pas de citer en chaire des auteurs profanes plaisent aux hommes par les formes libres et indépendantes qu'ils donnent à leurs discours.

L'adresse de *Messieurs* substituée au commencement à celle de *mes frères* a quelque chose de crâne et de viril qui séduit du coup les impénitents les plus réfractaires.

On ne saura jamais tout le bien que peut faire une intelligence supérieure revêtant cette forme de l'éloquence chrétienne et ainsi mise au service de la foule. C'est des milliers de ces vaillants et sublimes apôtres qu'il faudrait à notre époque matérialiste.

Si l'on devait attendre autre chose qu'une sévère justice de la chaire de vérité, les assistantes du vendredi oseraient peut-être récriminer contre certains procédés oratoires du révérend père, car elles découvrent souvent au cours de ses instructions éminemment pratiques des traits d'une vivacité impitoyable à leur adresse.

Dans ses enseignements précieux sur l'Éducation qui signalent dans nos familles des défauts anciens et presque généraux, elles constatent la clairvoyance d'un juge inexorable pour leurs faiblesses que son inclination personnelle avec une rare aptitude à manier le sarcasme ont vite fait de transformer en ridicules.

Nous avons entendu quelques-unes se plaindre de ce que le Révérend Père ait fait il y a deux semaines, expier à son auditoire une expression hardie employée dans un précédent sermon ; d'autres sans tenir compte des exigences du mode oratoire invoquées par le savant prédicateur, se sont absolument soulevées contre cette déclaration que : " Pas une femme ne se fie absolument et entièrement à une autre femme." Il y a au moins notre mère à laquelle le bonheur de croire nous est assez souvent accordé. Et quoique la chose soit beaucoup plus rare, il en est encore qui se vantent de posséder une sœur ou une amie fidèles et dévouées.

Pour nous ces égards peu sympathiques pour notre sexe et ces vues pessimistes ne sauraient in-

firmer la portée générale des admirables conférences du R. P. Plessis.

Qu'on les écoute sans chercher la petite bête, et que l'on profite des lumières qu'elles jettent sur notre système défectueux.

Conformément à la maxime de Juvénal : *mens sana in corpore sano*, une âme saine dans un corps sain, l'orateur chrétien ne traite pas en quantité négligeable la santé des enfants. Il s'en préoccupe même avant la naissance. Et par la suite, on substitue trop souvent, dit le Père, *l'élevage* qui n'est que le soin de la subsistance et de la croissance corporelle, à *l'élevation* qui est le développement de l'intelligence et de la direction de l'âme.

Après Fénelon, dont nous l'avons entendu citer le fameux ouvrage sur " l'Éducation des filles " ; après beaucoup d'autres autorités religieuses compétentes, le conférencier dominicain n'est pas partisan des pensionnats pour les filles. Son idéal serait l'externat dans les couvents, pourvu que l'enfant retrouvât en retournant sous le toit paternel des parents unis, de bons exemples, une mère digne de ce nom, dont la douce main est la plus habile et la plus propre à façonner au bien comme à soigner physiquement ceux qui lui doivent la vie.

Marie.

Locutions Vicieuses.

C'est de valeur, expression canadienne qui n'a pas le mérite d'être en même temps française. *Valeur* dans une certaine acception est le synonyme de *prix*, et ce doit être dans ce sens qu'on s'écriait devant la destruction ou la perte d'un objet de prix : *C'est de valeur*, c'est-à-dire, cet article coûte cher. Quelle que soit d'ailleurs l'origine de ce vocable, il n'a pas sa raison d'être. *C'est dommage, c'est malheureux*, sont des exclamations qui peuvent le remplacer pour le cas où l'on veut déplorer un fait regrettable.

A bonne heure. On maintient au Canada cette formule tombée en désuétude. Il faut la rempla-

cer par : *De bonne heure, de trop bonne heure*, mais non : *trop de bonne heure; d'assez bonne heure*, et non : *assez de bonne heure*. Au lieu de notre tournure peu gracieuse : *Plus à bonne heure*, on dit en France : *de meilleure heure*, quoique les dictionnaires ne se prononcent pas sur ce cas.

Les mots *blaguer* et *embêter* ne sont pas de ceux qu'une jeune fille bien élevée doit employer dans un salon. Elle fera bien de les remplacer dans sa conversation par des synonymes plus recherchés.

LE CARNAVAL DE NICE.

D'heureuses circonstances m'ayant permis d'assister cette année au Carnaval de Nice, je me permettrai d'en faire une petite esquisse à l'intention des aimables lectrices du COIN DU FEU désireuses peut-être d'en connaître la physionomie véritable et d'avoir des notions exactes sur ces fêtes dont l'écho lointain leur a souvent été apporté par les feuilles Européennes.

Chaque année le Carnaval se célèbre à Nice avec beaucoup d'éclat, mais on peut dire que celui de 1893 a été particulièrement brillant et favorisé par un temps splendide, qui a permis l'exécution complète du séduisant programme organisé par le Comité des Fêtes. On a beaucoup vanté le Carnaval de Rome, mais celui de Nice est aussi beau, et il a en plus la gaîté Française qui vient s'ajouter aux réjouissances Italiennes et en augmente notablement la saveur.

Je dois avouer cependant que le Carnaval de la Nouvelle Orléans, si réputé à juste-titre, aux Etats-Unis, m'a paru tout aussi beau, bien qu'il diffère essentiellement de celui qui fait l'objet de cet article. Le 1^{er} jour, c'est-à-dire le 2 février, avait lieu à 8 heures du soir l'arrivée de S. M. Carnaval XXI, en voyage de noces, accompagné de son épouse au milieu des salves d'artillerie, des feux électriques et de l'embrassement général des principales places de la ville.

De nombreux chars le suivaient portant des musiciens et des chanteurs. Nice présentait à ce moment, dans toutes les voies suivies par le parcours de ce "Corso" aux Flambeaux, un aspect véritablement féerique.

A partir de ce moment, la Folie agite ses grelots et les divertissements de tout genre se succèdent dans Nice la Belle, mollement étendue sur les rivages baignés par les flots bleus de la Méditerranée.

Les Veglione, les redoutes, les bals et les batailles de fleurs et de Confettis ont lieu suivant le programme, et permettent à tous, au riche comme au pauvre, à la femme du monde comme à l'ouvrière, de prendre sa part de plaisir, de jouir à sa manière des fêtes carnavalesques. Tous les rangs s'effacent, tous sont égaux devant le "loup" et le "domino."

Vous vous demanderez peut-être, mes chères lectrices, ce qu'on entend par "Veglione" et par "redoute." Je vais vous donner à cet égard des explications techniques qui vous fixeront suffisamment.

Le Veglione (de l'italien Veille) est un bal masqué où tous les déguisements qui ne portent pas atteinte à la morale ou à la décence sont permis. Mais le déguisement est de rigueur, et nul n'y est admis sans avoir tout au moins revêtu le manteau Vénitien ou le simple domino, et caché ses traits sous un masque.

La Redoute tient un peu du Veglione, mais a cependant un attrait tout différent. C'est un bal masqué comme le précédent, mais où tous les costumes doivent avoir la ou les couleurs fixées par le programme. Il y a eu le 12 février au Casino municipal une redoute rouge et jaune, et tous les déguisements devaient se restreindre à ces deux couleurs et les comprendre en même temps. La décoration de la Salle de bal est à l'unisson ainsi que l'éclairage; l'aspect de ces fêtes est merveilleux, et, comme on le dit en cette fin de siècle, très suggestif.

Les batailles de fleurs qui ont eu lieu dans la journée constituent une fête Niçoise par excellence, très goûtée également de la colonie étrangère. On se bat à coups de bouquets, et leur profusion est telle que le sol disparaît sous l'amoncellement des fleurs. Sur la Promenade des Anglais, entre des tribunes regorgeant de spectateurs tous munis d'une ample provision de bouquets, nous avons vu défiler un nombre incalculable de voitures admirablement décorées, quelques-unes disparaissant entièrement sous les fleurs qui les recouvrent.

Des moyeux des roues au fouet du cocher, tout est fleuri, et les chevaux eux-mêmes le sont. C'est un spectacle charmant, surtout quand il l'est, comme cette année, éclairé par un beau soleil et que les dames peuvent arborer de claires et fraîches toilettes qui s'harmonisent parfaitement au cadre délicieux que l'on a sous les yeux. Les Batailles de Confetti comptent aussi parmi les divertissements les plus recherchés de la population pendant ces fêtes du Carnaval; les confetti Italiens sont des boulettes de plâtre de la grosseur d'un petit

pois, à l'encontre des confetti Parisiens qui ne sont que des rondelles minuscules de papier multicolore, et qui ont sur les premiers l'avantage de ne laisser aucune trace sur les vêtements. Dans tous les quartiers on ne rencontre que des gens pourvus d'abondantes munitions et armés d'une petite pelle ou cuiller dont le manche fait ressort et sert à lancer les projectiles de plâtre. Indépendamment des champions qui sont décidés à prendre part à la fête et à se jeter résolument dans la mêlée, les promeneurs que ce spectacle attire doivent se couvrir d'un domino ou d'un cache-poussière décoré pour la circonstance du nom de pare-confetti et se protéger le visage par un masque en toile métallique.

On voit défiler aussi sous la grêle incessante de ces projectiles inoffensifs les mascaradees, les

cavalcades, les analcades, les chars ; tout cela est d'un effet très pittoresque, et dans l'air s'élève l'intense rumeur d'une grande ville en délire, pleine de cris, de lazzi joyeux, de chants, de musiques, et d'une poussière intense produite par l'écrasement des Confetti. Le 14 février, mardi gras, après un grand Corso et une formidable bataille de Confetti, un splendide feu d'artifice a été tiré à 9 heures du soir, et Carnaval XXI, majesté bien éphémère, a été brûlé sur un bûcher.

Le lendemain tout est terminé, Nice reprend sa physionomie habituelle, et les jolies mondaines qui ont pris tant de part à ces fêtes de la folie viennent pieusement s'agenouiller dans les sanctuaires pour recevoir les cendres, "Memento quia pulvis es..."

Dr de Miles.

NICE, 1^{er} Mars 1893.

Mode.

Avec le printemps revient le goût des étoffes légères et des couleurs claires.

∞ Le choix des couleurs qui seront en faveur est déjà fait. C'est une agglomération de tons différents à en être éblouis. Il y a dans le bleu, le rose, le lilas, le rouge des dégradations de nuances étonnantes auxquelles on a donné des noms fantastiques. Des bleus *Nice, Menton*, rappelant le beau ciel de ces pays. Des roses de *Chine de Bengale, fanès, mourants, chair d'enfant*. Des rouges foncés *Néron*; plus clair, *Mazarin, Richelieu*. Des lilas de *Perse*. Violet *Bossuet, Vatican*; enfin une quantité d'autres qu'il me serait trop long de vous énumérer mais dont vous aurez probablement le choix dans les grands magasins.

∞ On se calme au sujet des jupes larges, qui semblent à peu près avoir fini leur temps. Elles conservent cependant leur même forme tout en ayant beaucoup moins d'ampleur.

∞ On emploiera beaucoup la soie pour les toilettes d'été. Les *washing silks* surtout feront fureur à cause de leur commodité et de leur originalité. Ces soies et même toutes les étoffes pour la saison prochaine seront changeantes ou ombrées. Pour plus d'effet, on garnira une robe de plusieurs volants ou biais, tous de teintes différentes dans la même couleur. On portera aussi

des soies à dessins délicats, à petits pois ou minces rayures, mais toujours à fond miroitant.

∞ Pour les dîners et les réceptions la mousseline de soie a toute la faveur. Qu'une robe soit de velours ou de soie, on y voit toujours soit un ruché, un volant ou quelques nœuds de cette mousseline.

On fait aussi de ce tissu léger des robes plissées *indéplissable* (accordéon) très élégantes et de beaucoup de genre.

∞ Les fichus seront très bien portés pour la saison d'été. On les fera de mousselines claires garnis de grands volants de même tissu ou de dentelle retombant sur les épaules. On les mettra à la campagne et à la ville avec toutes les toilettes.

∞ Les jolies blouses en surahs clairs tant en vogue l'année dernière sont encore de mode. On les portera encore beaucoup aux eaux.

∞ Comme vêtement de printemps, on adopte les grands collets à plusieurs pèlerines. On les fait pour la ville en draps ou en velours, chaque pèlerine de nuance différente, et pour les visites en mousseline de soie plissée indéplissable mêlée de dentelle.

∞ Les chapeaux sont très petits, très plats et de tous les genres. *Vénitien*, de forme allongée descendant sur les cheveux derrière, tout brodé

d'or et retenu sur le devant par un nœud de velours mauve. Le *Bysantin*, de forme ronde et plate, est un joli mélange de broderie d'or et de turquoises, avec un nœud de velours bleu pâle soutenant une ou deux aigrettes d'or sur le devant. Les chapeaux *souris*, *marmotte*, affectant la forme des petits animaux de ces noms. Le chapeau *Loie Fuller*, dernière création d'une grande maison parisienne, et par conséquent fort goûtée, est un grand papillon fait de gaze très brillante vert changeant et or posé gracieusement sur la coiffure. D'un petit cercle doré qui fait la forme tombe un volant de dentelle étroite et légère sur les cheveux.

Toilette de grande réception ou de dîner :

Forme princesse en velours blanc, avec cinq petits volants dans le bas, à une distance de cinq doigts, en mousseline de soie nuancée. Corsage un peu décolleté. Cuirasse de passementerie d'or. Manches demi-longues, très larges, et volant autour du décolleté en mousseline de soie mauve. Ornement d'opales dans les cheveux.

Toilette de ville : Etoffe légère de laine mauve parsemée de petits cabochons de jet noir. Jupe large dans le bas. Corsage jaquette en velours violet *pensée*, ouvert sur une chemisette de soie mauve et terminée en longs pans sur le devant. Manche de tissu semblable à la jupe. Poignets et col brodés de soie violette et or sur fond de soie mauve.

Muscadin dans le Monde.



Je cueille entr'autres curiosités dans un Code d'étiquette Canadien qu'on vient de me mettre sous les yeux, et publié dans un journal de cette ville, ce qui suit :

Le devoir de laisser les cartes incombe principalement à la femme : l'épouse laisse la carte de son mari, etc. Ainsi ce dernier n'a rien à faire, si ce n'est de laisser sa carte chez ses amis non mariés.

Le savant docteur des-convenances a fait ici une légère erreur. Il a pris l'abus pour la règle. Nous l'invitons à mûrir un peu plus les articles de la nouvelle loi qu'il formule avant

de les imposer à notre société. Les négligences et les manquements aux règles reconnues de la bienséance que l'on rencontre parfois dans les familles *chez qui l'on sort* (pour me servir de son expression) ne doivent pas être érigés en mesures de *bon goût*.

Que, dans notre monde, les hommes très occupés soient dispensés de rendre leurs devoirs aux dames, on le tolère, on le comprend même dans certains cas, tout en le regrettant, mais on ne s'en

vante pas, et surtout l'on ne fait pas de cette nécessité déplorable — si nécessité il y a — une loi absolue. Il est bon quelquefois de ne douter de rien, mais encore ne faut-il pas berner les gens. Cela dit sans intention d'offenser le jeune chroniqueur, lequel n'est coupable que de n'avoir pas réfléchi.

Je voulais justement, mesdames, vous parler pour m'en plaindre au nom de mon sexe, d'un *social event* arrivé dans l'aristocratie New-Yorkaise. Il inaugure un système en vertu duquel on exempterait les messieurs non-seulement des devoirs mais aussi des plaisirs mondains. M^{me} Richard Irvin, dans son magnifique hôtel de la Trente-sixième rue, a donné un dîner de quarante-huit couverts d'un luxe, d'une élégance inédits et auquel n'assistait pas un homme !

Aucun détail de ces agapes divines n'a été épargné aux ostracisés — je ne dis pas cela parce que l'assistance était exclusivement féminine.

Dans deux pièces contiguës, la salle à manger et la bibliothèque, six tables, dont chacune était décorée de fleurs printanières d'une espèce particulière, divisèrent en petits groupes la gracieuse société.

Oh, le spectacle rare, le charmant ensemble que le déploiement de toutes ces élégances et le rayonnement de tant de beautés dans un décor superbe les encadrant dignement. Oh, l'idéal festin que celui dont les éblouissantes convives, entre les-

quelles ne s'interposait aucune ombre d'habit noir, semblaient devant les tables, flairant tous les parfums d'avril, s'asseoir à une dinette de fleurs.

Si l'on me permettait d'exprimer une impression personnelle, je me figure que le hall de M^{me} Irvin devait ressembler, en grand, à une vaste corbeille dans laquelle, en vue de composer un bouquet précieux, quelque artiste trop éclectique n'aurait ramassé que des roses sans le moindre feuillage.

Que pensèrent ces dames elles-mêmes de la fête, voilà qui serait intéressant de savoir.

Il ne nous est pas défendu d'espérer secrètement que, comme autant d'Ophélie, elles pleurèrent sous les fleurs, et jusque dans l'éclat des rires factices, le "Cher Absent."

Mais que dirent-elles en tous cas ? Quels propos furent tenus à cette réunion, irrévérencieusement baptisée *hen feast* par l'un des nombreux bannis ?

C'est à prix d'or que le plus audacieux de ces derniers en a arraché le secret à l'un des servants du diner féminin.

Et c'est par une paraphrase de la chanson de la Périchole que le valet soudoyé répondit à l'éloquente question de son interlocuteur :

Voulez-vous faire une expérience,
Prenez les dames qui dîneront,
Demandez leur à quoi elles pensent,
Je parie deux sous qu'elles répondront :
" Les hommes ! les hommes !
Il n'y a que ça,
Tant que le monde tournera,
Que l'amour durera."

On ne sait pas si l'épicurisme des victimes s'est déclaré vengé par cette compensation offerte à leur vanité.

Je n'ai pas eu de scrupules à mettre sous les yeux des lectrices du COIN DU FEU un aussi funeste exemple, car la pratique ne leur en est pas étrangère.

Ce n'est pas d'hier qu'elles se rassemblent en comités fermés, au grand désespoir des parias de célibataires comme nous qui n'avons nul moyen de pénétrer le secret des questions éminemment féminines qui s'y débattent.

C'est autour de la nappe fleurie d'un luncheon qu'une aimable châtelaine du Carré St. Louis

réunissait encore il y a quelques jours un tout petit cercle d'intimes. Cela fait la contre-partie d'un diner d'hommes offert par le nouveau maire à quelques personnages, et qui entre dans la catégorie des choses officielles, lesquelles ne sont pas de mon domaine.

La direction du COIN DU FEU m'a cependant persuadé que l'événement municipal qui vient de renouveler le premier magistrat de notre cité confine à mon rôle par l'un de ses cotés.

C'est à mon indignité qu'est confié le soin d'offrir à la nouvelle reine civique, que les élections viennent de nous donner, les compliments de la Revue.

Si cela était égal à mes directrices j'en prendrais occasion de féliciter en même temps nos contribuables sur la délicatesse de leur jugement et le goût artistique dont ils donnent des preuves répétées dans l'élection de la ... je veux dire du chef du conseil municipal.

C'est au point que l'on pourrait aisément emprunter pour l'approprier à notre ville, la réponse d'un courtisan à une reine vantant la beauté d'une autre souveraine :

— C'est la plus belle femme de sa cour, disait la première.

— Madame, répliquait le grand personnage, c'est toujours vrai.

Dans le cas présent, notre société a doublement raison de se féliciter du choix qui met à sa tête une femme charmante laquelle saura souhaiter dans notre belle langue la bienvenue aux hôtes de distinction qu'attireront dans notre ville française les événements de l'année.

∞ Parmi les réunions qui prolongent jusqu'en ce *saint temps* les échos du carnaval, et que l'on place dans les quelques heures (du samedi soir au lundi matin) pendant lesquelles on peut *réveiller*, citons une assemblée de club chez M^{me} L. de la rue Ontario ; une soirée de cartes rue Université, sous le toit d'une femme hospitalière et d'un homme tout-puissant, dont il fait bon d'être l'ami pour le cas où l'on serait exposé à encourir des soins particuliers de la part des agents de la sureté ; un thé chez M^{me} D. de la rue Hutchison, qui, en passant, voudra bien accepter nos félicitations au sujet de la mission dont elle vient d'être

chargée à l'Exposition de Chicago; une soirée de euchre chez M^{me} R. de la rue Ste. Famille où — malgré la coïncidence d'une réunion du Club chez M^{me} T. de la même rue, qui divisa les invités — se trouva nombreuse et brillante compagnie. La société montréalaise est assez grande pour mener deux succès de front.

∞ Si le dieu des arts désertait la métropole il faudrait être sûr qu'il bat la campagne et...aller le chercher là. La *ville* de St. Jean me pardonnera peut-être cet innocent jeu de mots lui attribuant des vertus pastorales qu'elle ne réclame pas. Les citadins ont cette manie d'appeler *campagne* tout ce qui n'est pas leur asphalte.

Il n'en est pas moins vrai que des amateurs — dont quelques-uns sont déjà avantageusement connus, mais que leur modestie nous défend de nommer — organisent en cette jolie petite ville, pour la semaine de Pâques, une fête de charité d'un genre peu commun.

On y jouera un opéra en trois actes: *Les fiancés des Verts Potcaux* d'Audran, où figureront soixante personnages et accompagné par un orchestre que dirigera M. Hardy de Montréal.

L'interprétation d'un ouvrage aussi long, la mise en scène, les costumes, en un mot la montagne de difficultés, j'allais dire insurmontables, d'une pareille affaire n'a pas pu intimider ses promoteurs.

Nous leur offrons dès aujourd'hui, pour leur esprit d'entreprise, nos félicitations, auxquelles nous serons trop heureux de joindre des applaudissements chaleureux après le succès que méritent leurs efforts. On parle de voiturer dans un char spécial, *aller et venir*, les âmes charitables et artistiques qui iront chercher sur les bords du Richelieu Apollon égaré. Plus d'un curieux se sentira ce jour-là animé du désir de faire une aumône aussi commode.

Muscadin.

SOLUTIONS

ENIGME NO. III—COU-RAGE

DEVINETTES DU NO. IV

LOCUTION

Quelle est l'origine de cette locution :
Gens de sac et de corde ?

LOGOGRIPE.

J'instruis tous les humains; si tu coupes ma tête,
Je n'ai plus de raison et suis pis que la bête.

SURPRISE.

Quels sont les quatre animaux qu'on voit au ciel et sur la terre ?

Cherchez les auteurs de ces mots historiques :
No 1 — Il n'y a pas de droit contre le droit.
No 2 — L'empire du monde est au flegmatique.

CONTRAIRES.

Les *Contraires* des mots suivants formeront, par leurs initiales, un Proverbe de trois mots.

Discret. — Malheur. — Critique. — Sujet. — Ville. — Maladroit. — Libre. — Gai. — Diviser. — Loyal. — Rêve. — Patron. — Campagnard. — Pardon. — Distraction. — Incorrect. — Esclave. — Régulier.

NOMS A LA MODE :

PETITES FILLES.

Christine — Mériem (prononciation syriaque du nom de Marie.) — Suzanne — Antoinette — Edmée — Catherine — Irène — Dénise — Simone — Germaine.

PETITS GARÇONS.

Bernard — Philippe — Michel — François — Etienne — Jean — Pierre — Antoine — Adrien — Robert — Roger.

CUISINE

POTAGE MARIE-LOUISE

Mettez dans du bouillon des poireaux, des] pommes de terre, des navets, en parties égales, et un peu de mie de pain. Laissez cuire *très longtemps* (c'est-à-dire six heures au moins), puis passez le tout à la passoire *fine*.

Remettez ensuite sur le feu et faites bouillir. — Liez avec des jaunes d'œufs et du lait.

Ce délicieux potage ne doit pas être trop épais ; il doit rester liquide, tout en ayant cependant une certaine consistance.

CROUTES AUX CHAMPIGNONS

Prenez des champignons bien beaux et bien frais ; séparez la queue de la tête ; nettoyez et passez à l'eau, sans les laisser séjourner plus de 2 minutes. Mettez cuire à feu vif dans une casserolle avec un peu d'eau, un jus de citron, un gros morceau de beurre et des épices ; couvrez et laissez au feu dix minutes environ. Egouttez la cuisson. Passez et liez la sauce avec un morceau de beurre manié. Faites réduire trois ou quatre minutes ; si la sauce n'est pas assez épaisse, liez-la avec quelques jaunes d'œufs, ajoutez les champignons avec muscade et épices. Servez sur une couche de tranches de pain grillées frais au beurre.

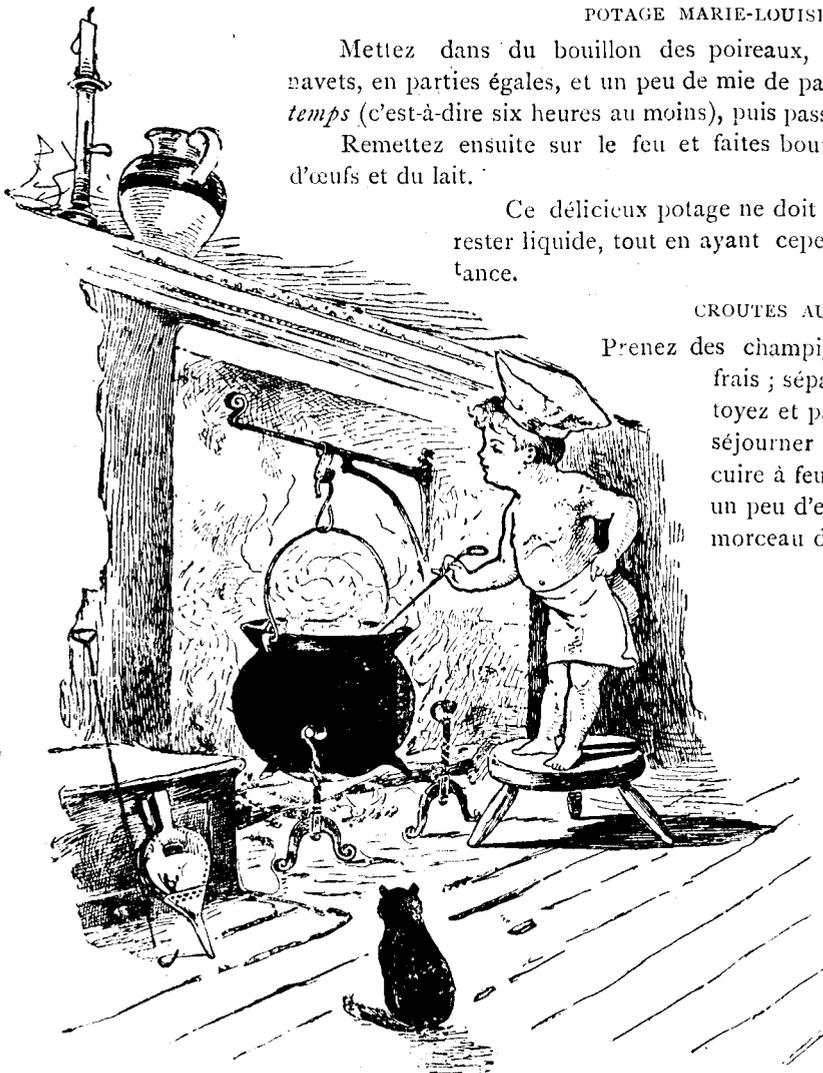
CURAÇAO

Prenez le zeste de 10 à 12 oranges — un gramme de cannelle de Ceylan — un demi-gramme de macis ; faites infuser le tout dans un litre d'alcool, pendant deux ou trois mois.

Enlevez les zestes d'orange ; jetez sur ces zestes un litre d'eau bouillante ; laissez infuser pendant deux heures ; après ce temps, passez en pressant les zestes, et mettez dans cette eau tiède 1 ½ lb. de sucre ; quand le sucre est fondu et que ce liquide forme un sirop, ajoutez-y l'alcool.

Clarifiez au lait, et faites filtrer.

La clarification au lait s'opère de la façon suivante : On verse dans la liqueur une cuillère à bouche remplie de lait très bouillant ; cette mesure est celle que l'on emploie, *par litre de liqueur* ; laissez reposer pendant 48 heures, puis faites filtrer.





∞ Un journal de Québec s'est rendu coupable d'une calomnie en disant que le COIN DU FEU fait une véritable réclame au livre de Paul Bourget, *Cosmopolis*. Son rédacteur sait pourtant que nous en avons déconseillé la lecture à nos jeunes abonnées, et que le compte-rendu qu'en donne à titre de renseignement, à celles qui ne pourraient pas le lire, notre collaborateur *Météore*, n'a rien qui puisse offenser la plus sensitive pudeur.

On nous dit que l'écrivain en question est un saint homme. C'est donc qu'il lui fallait un petit péché pour sa confession pascale. Nous prions toutefois cet hypocondriaque de puiser ailleurs des motifs à se repentir à l'avenir. Quoiqu'il adienne, c'est la dernière fois que nous lui faisons l'honneur de relever ses remarques malveillantes.

Voici quelques traits biographiques rapides que donne un journal de Paris sur les prédicateurs en renom. Parmi les "prédicateurs de robe", le pas appartient aux dominicains, et au plus orateur d'entre eux, au R. P. Ollivier.

Le Rév. P. Ollivier.—Un orateur de race. C'est certainement le mieux doué des dominicains contemporains. Une voix splendide de baryton, pleine, sonore, retentissante ; un geste un peu fréquent, mais qui souligne bien la phrase, une phrase harmonieuse, et qui, malgré ses nombreuses incidences, tombe toujours avec grâce et justesse ; une doctrine très solide, une conviction qui s'impose.

Le P. Ollivier est un de ceux que l'on retourne entendre. L'an dernier, prêchant l'Avent à Sainte-Clotilde, il a pris pour thème les noms prophétiques qu'Esaïe donne au Christ : le Conseiller, l'Admirable, le Dieu fort, le Puissant, le Père d'éternité, le Prince de la paix.

Pendant une heure, il exécutait une danse vertigineuse sur des pointes de théologie. C'était bien pensé, bien dit, mais il n'y avait pas dans son auditoire dix personnes capables de le suivre ; cependant l'église était comble. Il prêcha cette année le Carême à l'église de la Trinité.

Le Rev. P. Maumus.—A voir ce grand corps sec, allongé, cette tête maigre, osseuse, à entendre ce nom d'un autre âge porté par un octogénaire, on se croirait en présence d'un descendant des inquisiteurs espagnols.

Mais le P. Maumus est un thomiste enragé ; saint Thomas, le docteur de son ordre, parle par sa bouche, corse ses arguments, soutient ses discours de sa méthode rigoureusement scholastique. Qui dit thomiste, dit ami de Léon XIII ; qui dit ami de Léon XIII, dit ami de la République. Voilà comment le fantôme des inquisiteurs est devenu l'auteur d'une brochure jeune, enthousiaste en faveur de la République.

L'orateur ne vaut pas l'écrivain. La voix est belle, l'ordonnance du discours est parfaite, le sermon est froid. Sa prédication de l'Avent à la Trinité a fait dire à quelques dévotes, habituées des cours de la Sorbonne : "Il devrait s'appeler

non pas Maunus, mais Momus, que M. Larroumet nous a dit être le fils du Sommeil et de la Nuit."

Espérons qu'à Notre-Dame-de-Lorette, jusqu'à Pâques, il saura faire oublier la Trinité.

Le P. Etourneau.—De la verve, de l'entrain, une haine folle des bigotes, qu'il traite du haut de la chaire avec une très grande désinvolture. Il renie l'Inquisition, il fait la guerre aux dévotions nouvelles.

Prêche depuis quelques années, pendant la saison, aux baigneurs de Trouville. A prêché sans grand succès dans la libre Amérique. Les Yankees ont eu peur de ses hardiesses de langage.

A Saint-Ambroise, il a grande chance de plaire.

Le P. Vallée.—Plaît beaucoup aux hommes, qui font semblant de le comprendre; aux femmes, parce qu'il les maltraite d'une façon agréable. De temps en temps, il se tourne vers les hommes: "Maintenant, s'écrie-t-il, je m'adresse à la portion intelligente de mon auditoire."

Il fut un temps où il prêchait pendant six quarts d'heures. Se ménage davantage maintenant en obéissance aux ordres de son médecin.

Un jeune avocat de talent nous promet pour un prochain numéro un article intitulé: *Le génie n'a pas de sexe.*

∞ Tous ceux qui naguère ont assisté aux fêtes superbes données dans nos ports à bord de la "blanche frégate," et qui furent les hôtes du galant Etat-Major de la *Minerve* ainsi que de son digne chef l'Amiral Vignes, liront avec plaisir la nouvelle suivante venue de Nice:

"L'amiral Vignes, qui se trouve, comme on le sait, en rade de Villefranche, avec l'escadre d'évolutions, a donné aujourd'hui une matinée dansante à bord du *Formidable*. Le temps était superbe. Les vaisseaux de guerre de trois divisions, brillamment pavoisés, offraient un coup d'œil féerique dans l'encadrement de la rade. A trois heures, un lunch a été servi sur le pont du *Formidable*.

"Parmi les invités se trouvaient les autorités, les consuls étrangers et toute l'élite de la colonie française et étrangère de Nice et des villes de la côte.

"A midi et demi, le yacht de l'impératrice d'Autriche est entré dans le port de Villefranche.

"Après avoir fait le tour des trois divisions de l'escadre, le *Miramar* a jeté l'ancre, et l'impératrice a assisté de son bord à la fête du *Formidable*. Sa Majesté est venue ensuite en voiture à Nice."

∞ Le ciel a vengé les Canadiens de la trahison du grand pianiste Herr Paderewski en lui octroyant un panaris. Ce panaris a été le modèle des tumeurs dispendieuses. Il a valu à son possesseur une perte de \$20,000.

∞ Les journaux nous annoncent que la princesse de Galles envoie à l'Exposition de Chicago des meubles en bois sculptés, confectionnés par elle avec l'aide de ses filles.

Les dames de l'aristocratie anglaise suivant son exemple expédient divers travaux.

Les talents de l'honorable Miss Sybille Amherst seront représentés par une magnifique paire de bottines en cuir brun. Des princesses russes y auront des dentelles et des tapis merveilleux. Le Comité des dames françaises, sous la présidence de M^{me} Carnot, feront également parvenir un grand nombre de chefs-d'œuvre de l'industrie féminine.

A part les cahiers de dictées de nos pensionnaires, qu'est-ce que les Canadiennes préparent?

∞ Prière à l'aimable *Fior d'Aliza* de nous indiquer une adresse à laquelle nous puissions envoyer une réponse à sa lettre.

∞ Nous protestons contre le décret d'*Un Mondain*, qui, paraît-il, proclame dans un journal que l'on doit mettre sur ses cartes de visites M. Joseph Un Tel et non Joseph Un Tel. L'excellente raison qu'il donne de sa décision c'est que la première manière est française et l'autre anglaise. Mais c'est justement pour cela, cher M. le Mondain, que nous — qui sommes français — devons imprimer sur nos cartes Joseph Un Tel. Il faut laisser aux jeunes snobs anglicisés qui donneraient out au monde pour attraper le catarrhe national des *cockneys* afin de prononcer comme eux: *Don't you know*; il faut laisser à l'espèce curieuse de nos *flunkeys* canadiens qui sont trop ignorants pour saisir que toutes les nations d'Europe copient l'étiquette française, le ridicule de mettre sur leurs cartes *Mr. Bob Fendlevent* ou *Mr. Ned la Noix*.

La Maison de Loti

NADIS, on se contentait de juger un écrivain d'après ses œuvres, fidèle au vieux précepte de Buffon : " Le style, c'est l'homme ". Aujourd'hui, pour former son jugement, le lecteur veut, outre le style, le portrait et la biographie de l'auteur, connaître son écriture, la composition de sa bibliothèque, ses goûts, ses manies, ses habitudes, la teinte de ses cheveux, la longueur de son nez, les lignes de sa main, la description de son intérieur. Dans ce dernier cas, la curiosité et la psychologie peuvent à la rigueur appuyer leurs prétentions, car le *home* d'un être humain, homme ou femme, jeune ou vieux, révèle souvent sur cet être beaucoup plus que lui-même ne voudrait en révéler ; de plus, le *home* a une influence directe, néfaste ou précieuse sur son habitant. C'est là une sorte de royaume intime, privé, que l'on compose un peu à l'instar du palais enchanté où l'on rêva de vivre, et on l'aime souvent d'autant plus qu'on y habite moins. Tel est le cas de Pierre Loti, le charmant auteur de tant d'exotismes littéraires.

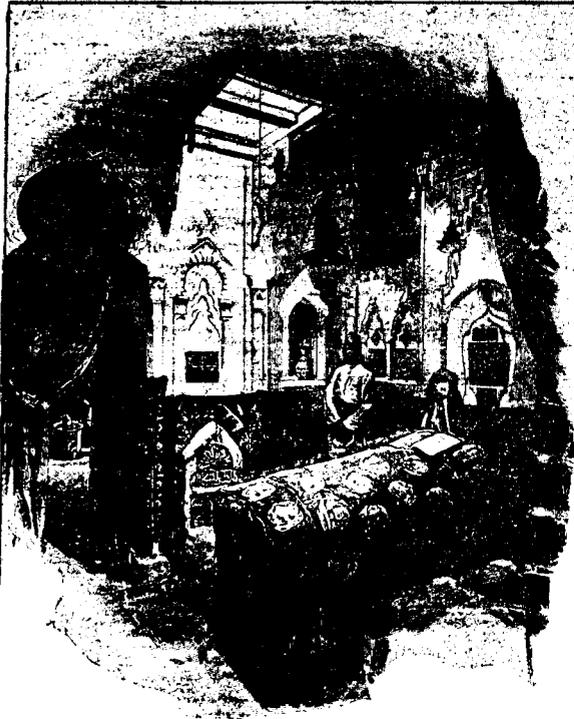
C'est à bord, dans sa cabine simple et nue de marin, qu'il prend ses notes, canevas que plus

tard il brode à terre. Pierre Loti, né à Rochefort, aime à s'y reposer de ses longs voyages. Il demeure dans la vieille maison familiale avec sa mère et sa tante ; c'est là qu'il amena sa jeune femme lors de son mariage, il y a six ans. Il s'est réservé le second étage de l'hôtel, et s'est fait un plaisir de le décorer à l'orientale, mais non cette décoration hideuse et baroque que l'on mélange sans mesure et sans art avec les meubles de nos salons Louis XV et nos boudoirs modernes, mais un orientalisme raffiné, d'un goût sûr et d'autant plus étonnant qu'il vient d'un homme dont la vie se passe au milieu du moins artistique des entourages, sur un navire.

Le salon, exacte reproduction de celui que Pierre Loti possédait à Eyoub, est un délicieux retiro ; les murs disparaissent sous des étoffes brodées d'arabesques d'or et de perles ; sur des panneaux de velours violet, semés de topazes et de turquoises, s'accrochent les étincelants " kandjars " circassiens aux fins damasquinages et les précieux pistolets aux crosses incrustées de pierres. Dans une encoignure s'étale un vaste divan aux multiformes et multicolores coussins, ombragé



sous des draperies de panne cramoisie tissée d'or; çà et là de frêles supports nacrés exhibent des



bronzes délicats, et les fenêtres voilées de gaze, comme des mauresques farouches, ne s'ouvrent jamais afin de ne pas rompre le charme oriental emprisonné dans ce nid étrange; le soir on n'y allume que ces grosses et courtes bougies de cires urques, et les "braseros" enflammés répandent avec leur douce chaleur la fumée odorante de l'encens.

La chambre à coucher, d'un genre mauresque, est une pièce longue et étroite, les murs blanchis s'enjolivent d'inscriptions et de badigeonnages arabes; la lumière, tombant d'en haut, s'accroche aux cuivres des "narguilés" et illumine les bigarrures des tapis du Thibet et du Turkestan; une pierre funéraire couverte de ses amulettes a été rapportée d'un cimetière lointain afin de donner au milieu de cet ensemble voluptueux sa note lugubre; sur un pupitre en santal ajouré, le Coran s'étale, et semble redire: "C'était écrit....."

Rien ne saurait, ni description ni dessins, rendre l'attrait rêveur de ces deux chambres closes et calmes. En y pénétrant, on oublie les sottises vulgaires européennes et il semble, en les quittant, laisser le domaine des rêves pour le couloir grossier des banalités.....

S. A.

PAROLES CHRETIENNES.

LA MONDAINE A L'EGLISE.

Prenant la religion comme une espèce de vêtement de bon ton, tout au plus comme la source d'une espérance qui la rassure à l'égard de l'avenir, elle mêlera son miel avec celui du monde, en repoussant avec soin tous les sacrifices un peu sérieux qu'elle impose.

Elle ira donc à la messe, surtout le dimanche, avec un livre enluminé, qui ne sied pas mal avec son ombrelle. Mais que d'incidents pour entrer et sortir; pour arriver à sa chaise de velours, à sa place distinguée! quel air, quelle impatience si un obstacle en empêche l'accès ou la retarde! Que de saluts à droite, à gauche, comme si Dieu n'était point en face! Elle ira au sermon pour lorgner le prédicateur, louer avec exagération celui qui aura le malheur de lui plaire, et critiquer sans

pitié celui qui aura le courage de lui déplaire. Elle ira au salut pour entendre la musique; puis demain elle s'en ira demander au bal et au théâtre leurs émotions dangereuses et souvent coupables. Elle lira un chapitre de l'*Imitation* par pénitence, puis un volume de nos romanciers par distraction. Si la tentation se présente à son âme émue, cherchant à s'insinuer par une mauvaise pensée, elle dira bien: Va t'en! mais d'un ton qui voudra dire: Si tu reviens, tu me feras plaisir. Elle pleurera de tendresse au récit des souffrances et des humiliations du Sauveur; mais, rentrée chez elle, elle s'indignera de la moindre privation, s'irritera du moindre froissement, parlera à ses gens d'un ton toujours impérieux, et ne saura supporter, sans se plaindre, la plus petite contrariété. Elle

est de toutes les bonnes œuvres, ou du moins elle est, ne fût-ce que par bon ton, dame de la miséricorde ; mais ce sera pour apporter à toutes les réunions, avec une toilette brillante, une fausse modestie, une gênante susceptibilité, préférant que le bien ne se fasse pas s'il ne se fait point comme elle le voudrait. Elle ira se confesser à un prêtre *choisi*, complaisant, car si, comme femme du monde, elle veut qu'on s'occupe d'elle comme dévote elle veut pouvoir occuper son directeur. Elle se présente au saint tribunal avec une suffisance qui semble dire au ministre de Dieu : Mon père, je le sais, en vous dérangeant je vous

fais beaucoup d'honneur : et si ses confessions sont fréquentes, c'est parce qu'elle peut, sous ce prétexte, parler beaucoup de soi et un peu des autres.

Ainsi s'en vont ces âmes malheureuses, chancelant sans cesse entre le Christ et le démon, l'Évangile et le monde, l'enfer et le ciel, Jérusalem et Babylone, et broyant ensemble la manne du désert et les oignons d'Égypte. Ames lâches, qui n'ont ni l'audace du crime ni le courage de la vertu, se consomment en transactions stériles, et ne moissonnent que le néant dans une désespérante aridité.

Concert de l'Association Artistique.

Nous avons assisté dans le courant de l'hiver, au concert de l'Association Artistique, dans la salle du *Natural History Society* rue de l'Université.

C'est par le violon qu'il faut entendre traduire les langoureuses et tendres chansons de Mendelssohn ou les accents passionnés de Chopin, ou enfin les grandes conceptions des génies musicaux. Il semble que Parchet — surtout celui d'un virtuose comme Prume — rende tout leur charme, toute leur éloquence, toute leur âme, à certains motifs, à maintes compositions de Beethoven ou de Mo-

zart, écoutées avec indifférence si on les joue sur le piano, l'ingrat piano. Ce sont des musiciens comme M. Prume et M^{me} Heynberg et comme trois ou quatre de nos professeurs canadiens que l'Académie Nationale ferait bien de s'attacher pour donner à notre public des concerts gratuits qui l'instruiraient dans l'Art musical. Outre qu'elle favoriserait ainsi d'excellents artistes, son action aurait ses bons effets sur le peuple ; car, comme nous le disait à propos du concert des pauvres à la rue Stanley, un vieillard charitable : " La musique rend bon."

LA SCIENCE AMUSANTE

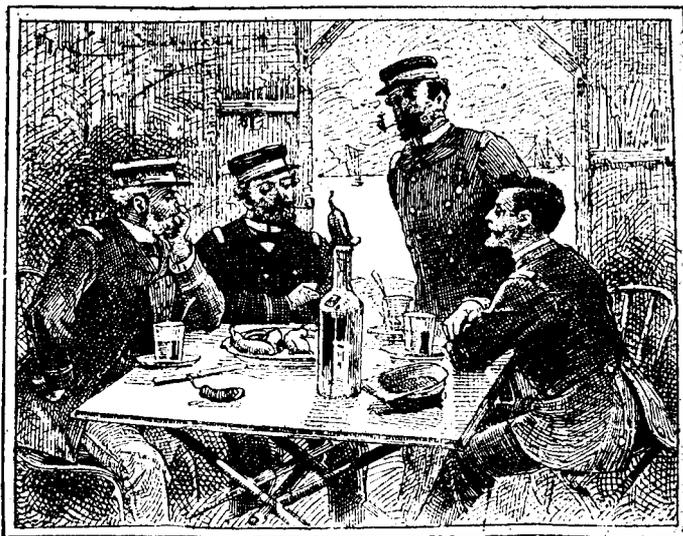
LA BANANE QUI SE PELE TOUTE SEULE

On sait que la machine pneumatique des cabinets de physique permet d'exécuter une série d'expériences démontrant la pression de l'air ; telles sont, par exemple, les expériences du *crève-essie*, du *jet d'eau dans le vide*, etc., trop connues pour qu'il soit besoin d'y insister.

A défaut de machine pneumatique, on peut créer dans un récipient un vide partiel, en chauffant l'air de ce récipient maintenu ouvert, puis en le fermant hermétiquement ; l'air intérieur se contracte en se refroidissant, et le vide partiel obtenu est suffisant pour produire des effets vraiment curieux.

On connaît l'expérience de l'œuf dur qui entre tout seul dans la carafe, bien que le goulot de la carafe soit bien plus étroit que cet œuf.

Pour cela, on jette dans la carafe un morceau de papier allumé, et on bouche



dur déposé de sa coquille. Au bout d'un instant, on voit l'œuf s'allonger en s'aminçant et tomber dans la carafe en provoquant une petite explosion très amusante.

Un de nos lecteurs, officier de la marine française, nous indique une variante de cette expérience : la carafe est remplacée par une bouteille dans laquelle on met un peu d'alcool que l'on enflamme en y jetant une allumette allumée ; on pose sur le goulot l'extrémité d'une banane bien mûre, et l'on voit celle-ci pénétrer dans la bouteille en faisant entendre une série de petits floop... floop... très réjouissants, comme s'il s'agissait d'un gourmand avalant ce fruit à la hâte. Si vous avez eu soin de faire deux ou trois fentes longitudinales dans la peau de la banane, vous verrez la peau se diviser en deux ou trois morceaux et rester à l'extérieur du goulot de la bouteille.

Et voilà comment vous pourrez amuser à table vos

Tom Tr.

amis avec la banane qui se pele toute seule.

La famille Joyeuse

I

LES JOURS DIFFICILES.

Tous les matins de l'année, à huit heures très précises, une maison neuve et presque inhabitée d'un quartier de Paris s'emplissait de cris, d'appels, de jolis rires sonnait clair dans le désert de l'escalier.

— Père, n'oublie pas ma musique.

— Père, ma laine à broder...

— Père, rapporte-nous des petits pains...

Et la voix du père qui appelait d'en bas :

— Zaza, descends-moi donc ma serviette...

— Allons bon ! il a oublié sa serviette...

Et c'était un empressement joyeux du haut en bas de la maison, une course de tous ces minois brouillés de sommeil, de toutes ces chevelures ébouriffées que l'on rajustait en chemin, jusqu'au moment où, penchées sur la rampe, une demi-douzaine de jeunes filles adressaient leurs adieux sonores à un petit vieux monsieur, net et bien brossé, dont la silhouette étriquée disparaissait enfin dans la perspective tournante des marches. M. Joyeuse était parti pour son bureau... Alors, toute cette échappée de volière remontait vite au quatrième, et, la porte tirée, se groupait à une croisée ouverte pour regarder le père encore une fois. Le petit homme se retournait, des baisers s'échangeaient de loin, puis les fenêtres se fermaient ; la maison neuve et déserte redevenait tranquille, à part les écriteaux dansant leur folle sarabande au vent de la rue inachevée, comme mis en gaieté, eux aussi, par toutes ces évolutions. Un moment après, le photographe du cinquième, M. Maranne, descendait suspendu à la porte de la maison sa vitrine d'exposition, toujours la même, où l'on voyait le vieux monsieur en cravate blanche entouré de ses filles, en groupes variés ; il remontait à son tour, et le calme, succédant tout à coup à ce petit tapage matinal, laissait à supposer que "le père" et ses demoiselles étaient rentrés dans le cadre de photographies, où ils se tenaient souriants et im nobiles jusqu'au soir.

De la rue Saint-Ferdinand chez les banquiers Hemerlingue et fils, ses patrons, M. Joyeuse avait bien trois quarts d'heure de route. Il marchait, la tête droite et raide, comme s'il avait craint de déranger le beau nœud de cravate attaché par ses filles, son chapeau posé par elles ; et, lorsque l'aînée, toujours inquiète et prudente, lui relevait au moment de sortir le collet de sa redingote pour éviter le maudit coup de vent du coin de la rue, même avec une température de serre chaude, M. Joyeuse ne le rabattait plus jusqu'au bureau.

Veuf depuis quelques années, ce brave homme n'existait que pour ses enfants, ne songeait qu'à elles, s'en allait dans la vie entouré de ces petites têtes blondes qui voletaient autour de lui confusément, comme dans un tableau d'assomption. Tous ses désirs, tous ses projets se rapportaient à ses demoiselles, y revenaient sans cesse.

Comme il arrive dans les familles qui ont commencé par l'aisance, Aline, en sa qualité d'aînée, avait été élevée dans un des meilleurs pensionnats de Paris. Elise y était restée deux ans avec elle, mais les deux dernières, venues trop tard, envoyées dans de petits externats de quartier, avaient toutes leurs études à compléter, et ce n'était pas chose commode, la plus jeune riant à tout propos, d'un rire de santé, d'épanouissement, de jeunesse, gazouillis d'alouette ivre de ble vert et s'envolant à perte de vue loin du pupitre et des méthodes ; tandis que Mlle Henriette, hantée par des idées de grandeur, ne mordait pas non plus très volontiers au travail. Cette jeune personne de quinze ans, douée de grandes facultés imaginatives, arrangeait déjà sa vie d'avance, et déclarait formellement qu'elle épouserait quelqu'un de la noblesse et aurait trois enfants : "un garçon pour le nom et deux petites filles pour les habiller pareil..."

— Oui, c'est cela, disait *Bonne Maman*, tu les habilleras pareil. En attendant, voyons un peu nos participes.

“Bonne Maman,” c’était Aline. — Un nom que nous lui avons donné, — ce nom de Bonne Maman, — quand elle était petite fille, expliquait M. Joyeuse. Avec son bonnet à ruches, son autorité d’ainée, elle avait une petite figure si raisonnable... Nous trouvions qu’elle ressemblait à sa grand’mère. Le nom lui en est resté.”

Au ton du brave homme en parlant ainsi, on sentait que pour lui c’était la chose la plus naturelle que cette appellation de grand-parent discernée à tant de jeunesse attrayante. Chacun pensait comme lui dans l’entourage ; et les autres demoiselles Joyeuse et la vieille servante, tout le monde appelait la jeune fille “Bonne Maman...” Sans qu’elle s’en fatiguât une seule fois, l’influence de ce nom béni mettait dans leur tendresse à tous une déférence qui la flattait et donnait à son autorité idéale une singulière douceur de protection.

Ah ! celle-là ne s’ennuyait pas ! sa vie était trop bien remplie : le père à encourager, à soutenir, les enfants à instruire, tous les soins matériels d’un logis auquel la mère manque, ces préoccupations éveillées avec l’aube et que le soir endort, à moins qu’il ne les ramène en rêve, un de ces dévouements infatigables mais sans effort apparent, très commodes pour le pauvre égoïsme humain, parce qu’ils dispensent de toute reconnaissance et se font à peine sentir, tellement ils ont la main légère. Ce n’était pas la fille courageuse qui travaille pour nourrir ses parents, court le cachet du matin au soir, oublie dans l’agitation d’un métier tous les embarras de la maison. Non, elle avait compris la tâche autrement : abeille sédentaire, restreignant ses soins au rucher, sans un bourdonnement au dehors, parmi le grand air et les fleurs. Mille fonctions : tailleuse, modiste, raccommodeuse, comptable aussi, car M. Joyeuse, incapable de toute responsabilité, lui laissait la libre disposition des ressources, maîtresse de piano, institutrice.

Parmi ses élèves, la plus occupante était sa sœur Elise avec son examen subi trois fois sans succès, toujours refusée à l’histoire, et se préparant à nouveau, prise d’un grand effroi et d’une méfiance d’elle-même qui lui faisait promener partout, ouvrir à chaque instant ce malheureux traité d’histoire de France, en omnibus, dans la rue,

jusque sur la table du déjeuner ; mais, jeune fille déjà et fort jolie, elle n’avait plus cette petite mémoire mécanique de l’enfance où dates et événements s’incrument pour toute la vie. Parmi d’autres préoccupations, la leçon s’envolait en une minute, malgré l’apparente application de l’écolière, ses longs cils enfermant ses yeux, ses boucles balayant les pages, et sa bouche rose animée d’un petit tremblement attentif répétant dix fois à la file : “Louis, dit le Hutin, 1314-1316. Philippe V, dit le Long, 1316-1322... 1322... Ah ! Bonne Maman, je suis perdue... Jamais je ne saurai...” Alors Bonne Maman s’en mêlait, l’aïdait à fixer son esprit, à emmagasiner quelques-unes de ces dates du moyen âge, barbares et pointues comme les casques des guerriers du temps. Et dans les intervalles de ces travaux multiples, de cette surveillance générale et constante, elle trouvait encore moyen de chiffonner de jolies choses, de tirer de sa corbeille à ouvrage quelque menue dentelle au crochet ou la tapisserie en train, qui ne la quittait pas plus que la jeune Elise son histoire de France. Même en causant, ses doigts ne restaient pas inoccupés une minute.

Pendant ce temps, le père s’en allait à son bureau, faisant en route mille rêves, qui, tous, se rapportaient à “ses chéries”. Son imagination, toujours en haleine, lui fournissait des récits extraordinaires, et lui donnait une singulière physionomie, fiévreuse, ravagée, qui contrastait avec son enveloppe correcte de bureaucrate.

Or, un matin, ayant quitté sa maison à l’heure et dans les circonstances habituelles, il commença au détour de la rue Saint-Ferdinand un de ses petits romans intimes. La fin de l’année toute proche, peut-être une baraque en planches que l’on clouait dans le sentier voisin, lui fit penser “étrennes... jour de l’an”. Et tout de suite le mot “gratification” se planta dans son esprit comme le premier jalon d’une histoire étourdissante. Au mois de décembre, tous les employés d’Hemerlingue touchaient des appointements doubles, et vous savez que dans les petits ménages on base sur ces sortes d’aubaines mille projets ambitieux ou aimables, des cadeaux à faire, un meuble à remplacer, une petite somme gardée dans un tiroir pour l’imprévu.

C’est que M. Joyeuse, ayant perdu sa petite for-

tune, n'était pas riche, et, quoique Bonne Maman menât la maison avec tant de sagesse, on n'avait pas encore pu faire d'économies. Tout à coup le bonhomme se figura que, cette année, la gratification allait être plus forte, à cause du surcroît de travail qu'on avait eu pour l'emprunt tunisien. Cet emprunt constituait une très belle affaire pour les patrons, trop belle même, car M. Joyeuse s'était permis de dire dans les bureaux que cette fois "Hemerlingue et fils avaient tondu le Turc un peu trop ras".

— Certainement oui, la gratification sera double, pensait l'imaginaire tout en marchant.

Et déjà il se voyait à un mois de là, montant avec ses camarades, pour la visite du jour de l'an, le petit escalier qui conduisait chez Hemerlingue. Celui-ci leur annonçait la bonne nouvelle ; puis il retenait M. Joyeuse en particulier. Et voilà que ce patron si froid d'habitude, enfermé dans sa graisse jaune comme dans un ballot de soie grège, devenait affectueux, paternel, communicatif. Il voulait savoir combien Joyeuse avait de filles.

— J'en ai trois...non, c'est-à-dire quatre, monsieur le baron... Je confonds toujours. L'aînée est si raisonnable.

Savoir aussi quel âge elles avaient.

— Aline a vingt ans, monsieur le baron. C'est l'aînée...Puis nous avons Élise, qui prépare son examen de dix-huit ans... Henriette, qui en a quatorze, et Zaza, qui n'a que douze ans.

Ce petit nom de Zaza amusait prodigieusement M. le baron, qui voulait connaître encore quelles étaient les ressources de cette intéressante famille.

— Mes appointements, monsieur le baron... Pas autre chose... J'avais un peu d'argent de côté, mais la maladie de ma pauvre femme, les études de ces demoiselles...

— Ce que vous gagnez ne suffit pas, mon cher Joyeuse... Je vous porte à mille francs par mois.

— Oh ! monsieur le baron, c'est trop...

Mais, quoiqu'il eût dit cette dernière phrase tout haut dans le dos d'un sergent de ville, qui regarda passer d'un œil de défiance ce petit homme gesticulant et hochant la tête, le pauvre imaginaire ne se réveilla pas. Il s'admira rentrant chez lui, annonçant la nouvelle à ses filles, les conduisant le soir au théâtre, pour fêter cet heureux jour. Dieu ! qu'elles étaient jolies sur le devant de leur loge,

les demoiselles Joyeuse ! Quel bouquet de têtes vermeilles ! Et puis, le lendemain, voilà les deux aînées demandées en mariage par... Impossible de savoir par qui, car M. Joyeuse venait de se retrouver subitement sous la voûte de l'hôtel Hemerlingue, devant la porte battante surmontée d'un "caisse" en lettres d'or.

— Je serai donc toujours le même, se dit-il en riant un peu et passant sa main sur son front où la sueur perlait.

Mis en belle humeur par sa chimère, par le feu ronflant dans l'enfilade des bureaux parquetés, grillagés, discrets sous le jour froid du rez-de-chaussée, où l'on pouvait compter les pièces d'or sans s'éblouir les yeux, M. Joyeuse salua gaiement les autres employés, passa sa jaquette de travail et son bonnet de velours noir. Soudain on siffla d'en haut, et le caissier, appliquant son oreille au cornet, entendit la voix grasse et gélatineuse d'Hemerlingue, le seul, le véritable Hemerlingue, — l'autre, le fils était toujours absent, — qui demandait M. Joyeuse. Comment ? Est-ce que le rêve continuait ? Il se sentait tout ému, prit le petit escalier intérieur qu'il montait tout à l'heure si gaillardement, et se trouva dans le cabinet du banquier, pièce étroite, très haute de plafond, meublée seulement de rideaux verts et d'énormes fauteuils proportionnés à l'effroyable capacité du chef de la maison. Il était là, assis à son pupitre, dont son ventre l'empêchait de s'approcher, obèse, anhelant et si jaune que sa face ronde au nez crochu, tête de hibou gras et malade, faisait comme une lumière au fond de ce cabinet solennel et assombri. Un gros marchand maure moisi dans l'humidité de sa petite cour. Sous ses lourdes paupières soulevées péniblement, son regard brilla une seconde quand le comptable entra ; il lui fit signe de venir près de lui, et lentement, froidement, coupant de repos ses phrases essouffées, au lieu de : "Monsieur Joyeuse, combien avez-vous de filles ?..." il dit :

— Joyeuse, vous vous êtes permis de critiquer nos dernières opérations sur la place de Tunis. Inutile de vous défendre. Vos paroles m'ont été rapportées mot par mot. Et comme je ne saurais es admettre dans la bouche d'un de mes employés, e vous avertis qu'à dater de la fin de ce mois, vous cessez de faire partie de la maison.

Un flot de sang monta à la figure du comptable

redescendit, revint encore, apportant chaque fois un sifflement confus à ses oreilles, à son cerveau un tumulte de pensées et d'images.

Ses filles !

Qu'allaient-elles devenir ?

Les places sont si rares à cette époque de l'année.

La misère lui apparut et aussi la vision d'un malheureux tombant aux genoux d'Hemerlingue, le suppliant, le menaçant, lui sautant à la gorge dans un accès de rage désespérée. Toute cette agitation passa sur son visage comme un coup de vent qui ride un lac, en y creusant toutes sortes de gouffres mobiles ; mais il resta muet, debout à la même place, et, sur l'avis du patron qu'il pouvait se retirer, il descendit en chancelant reprendre sa tâche à la caisse.

Le soir, en rentrant rue Saint-Ferdinand, M. Joyeuse ne parla de rien à ses filles il n'osa pas. L'idée d'assombrir cette gaieté rayonnante dont la vie de la maison était faite, d'embuer de grosses larmes ces jolis yeux clairs, lui parut insupportable. Avec cela craintif et faible, de ceux qui disent toujours : "Attendez à demain." Il attendit donc, pour parler, d'abord que le mois de novembre fût fini, se berçant d'un vague espoir qu'Hemerlingue changerait d'avis, comme s'il ne connaissait pas cette volonté de mollusque flasque et tenace sur son lingot d'or. Puis, quand, ses appointements soldés, un autre comptable eut pris sa place devant le haut pupitre où il s'était tenu debout si longtemps, il espéra trouver promptement autre chose et réparer son malheur avant d'être obligé de l'avouer.

Tous les matins il feignait de partir au bureau, se laissait équiper et conduire comme à l'ordinaire, sa vaste serviette en cuir toute prête pour les nombreuses commissions du soir. Quoiqu'il en oubliât exprès quelques-unes, à cause de la prochaine fin de mois si problématique, le temps ne lui manquait plus maintenant pour les faire. Il avait sa journée à lui, toute une journée interminable, qu'il passait à courir Paris à la recherche d'une place. On lui donnait des adresses, des recommandations excellentes. Mais, en ce terrible mois de décembre, si froid et si court de jour, chargé de dépenses et de préoccupations, es employés patientent et les patrons aussi ; cha-

cun tâche de finir l'année dans le calme, remettant au mois de janvier, à ce grand saut de temps vers une autre étape, les changements, les améliorations, les tentatives de vie nouvelle.

Partout où M. Joyeuse se présentait il voyait les visages se refroidir subitement dès qu'il expliquait le but de sa visite :

— Tiens ! vous n'êtes plus chez Hemerlingue et fils ? Comment cela se fait-il ?

Il expliquait la chose de son mieux, par un caprice du patron, ce féroce Hemerlingue que Paris connaissait ; mais il sentait de la froideur, de la méfiance, dans cette réponse uniforme :

"Revenez nous voir après les fêtes."

Et, timide comme il était déjà, il en arrivait à ne plus se présenter nulle part, à passer vingt fois devant la même porte, dont il n'aurait jamais franchi le seuil sans la pensée de ses filles. Cela seul le poussait par les épaules, lui donnait du cœur aux jambes, l'envoyait dans la même journée aux extrémités de Paris, à des adresses très vagues que des camarades lui donnaient, à Aubervilliers, dans une grande fabrique de noir animal, où on le faisait revenir pour rien trois jours de suite.

Oh ! les courses sous la pluie, sous le givre, les portes fermées, le patron qui est sorti ou qui a du monde, les paroles données et tout à coup reprises, les espoirs déçus, l'énerverment des longues attentes, les humiliations réservées à tout homme qui demande de l'ouvrage, comme si c'était une honte d'en manquer, M. Joyeuse connut toutes ces tristesses et aussi les bonnes volontés qui se lassent, se découragent devant la persistance du guignon.

Et vous pensez si le dur martyr de "l'homme qui cherche une place" fut décuplé par les mirages de son imagination, par ces chimères qui se levaient pour lui du pavé de Paris, pendant qu'il l'arpentait en tous sens.

Il fut pendant tout un mois une de ces marionnettes lamentables, monologuant, gesticulant sur les trottoirs, à qui chaque heurt de la foule arrache une exclamation sonnambulante : "Je l'avais bien dit," ou "gardez-vous d'en douter, monsieur." On passe, on rit presque ; mais on est saisi de pitié devant l'inconscience de ces malheureux, possédés d'une idée fixe, aveugles que le rêve con-

duit, tirés par une laisse invisible. Le terrible, c'est qu'après ces longues, cruelles journées d'inaction et de fatigue, quand M. Joyeuse revenait chez lui, il fallait qu'il jouât la comédie de l'homme rentrant du travail, qu'il racontât les événements du jour, ce qu'il avait entendu dire, les cancans de bureau dont il entretenait de tout temps ces demoiselles.

Dans les petits intérieurs, il y a toujours un nom qui revient plus souvent que les autres, qu'on invoque aux jours d'orage, qui se mêle à tous les souhaits, à tous les espoirs, même aux jeux des enfants pénétrés de son importance, un nom qui tient dans la maison le rôle d'une sous-providence ou plutôt d'un dieu lares familier et surnaturel.

C'est celui du patron, du directeur d'usine, du propriétaire, du ministre, de l'homme enfin qui porte dans sa main puissante le bonheur, l'existence du foyer.

Chez les Joyeuses, c'était Hemerlingue, toujours Hemerlingue, revenant dix fois, vingt fois par jour dans la conversation de ces demoiselles, qui l'associaient à tous leurs projets, aux plus petits détails de leurs ambitions féminines :

" Si Hemerlingue voulait... Tout cela dépend d'Hemerlingue." Et rien de plus charmant que la familiarité avec laquelle ces fillettes parlaient de ce gros richard qu'elles n'avaient jamais vu.

On demandait de ses nouvelles... Le père lui avait-il parlé? Était-il de bonne humeur?... Et dire que tous tant que nous sommes, si humbles, si courbés que le destin nous tienne, nous avons toujours au-dessous de nous de pauvres êtres plus humbles, plus courbés, pour qui nous sommes grands, pour qui nous sommes dieux, et, en notre qualité de dieux, indifférents, dédaigneux ou cruels !

On se figure le supplice de M. Joyeuse, obligé d'inventer des épisodes, des anecdotes sur le misérable qui l'avait si férocelement congédié après dix ans de bons services. Pourtant il jouait sa petite comédie de façon à tromper complètement tout le monde. On n'avait remarqué qu'une chose, c'est que le père, en rentrant le soir, se mettait toujours à table avec un grand appétit. Je crois bien ! Depuis qu'il avait perdu sa place, le pauvre homme ne déjeûnait plus !

Les jours se passaient. M. Joyeuse ne trouvait

rien. Si, une place de comptable à la *Caisse territoriale*, mais qu'il refusait, trop au courant des opérations de banque, de tous les coins et recoins de la Bohême financière en général et de la *Caisse territoriale* en particulier, pour mettre les pieds dans cet antre. Ne valait-il pas mieux mourir de faim que d'entrer dans une maison fallacieuse, dont il serait peut-être un jour appelé à expertiser les livres devant les tribunaux ?

Il continua donc à courir ; mais, découragé, il ne cherchait plus. Comme il lui fallait rester dehors, il s'attardait aux étalages sur les quais, s'accoudait des heures aux parapets, regarder l'eau couler et les bateaux qu'on déchargeait. Il devenait ce flâneur qu'on rencontre au premier rang des attroupements de la rue, s'abritant des averses sous les porches, s'approchant pour se chauffer des poêles en plein air où fume le goudron des asphaltés, s'affaissant sur un banc du boulevard lorsque ses pas ne pouvaient plus le porter.

Ne rien faire, quel bon moyen de s'allonger la vie !

(A SUIVRE.)

NOUVEAUX PIANOS HAZELTON

Parmi les nouveaux pianos *Hazelton* que M. L. E. N. Pratte vient de recevoir de New-York se trouvent deux superbes pianos à queue, de salon, en *Acajou* et en *loupe de Noyer Caucasiens*, ce dernier surtout étant un des plus beaux pianos qui aient été importés à Montréal.

Il y a aussi plusieurs pianos droits en *Cèdre du Brésil*, *Chêne du Sud*, *Acajou* et *Noyer*.

Les personnes qui ont l'intention de se procurer le meilleur piano ne devraient pas manquer d'aller les examiner. Quant à leurs qualités artistiques, il suffit de mentionner que la plupart de nos meilleurs artistes les ont achetés pour leur propre usage de préférence à tous les autres.

Une visite intéressera certainement ceux qui songent à faire l'achat d'un piano.

TOUSSEZ-VOUS ?
 Depuis un Jour !
 Une Semaine !
 Un Mois !
 Une Année !
 Des Années !
 PRENEZ LE
Sirop de Térébenthine
 DU
DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sur.
 Le Plus Efficace.
 Le Plus Agréable au Goût.
 NE CONTIENT
 Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme
 EN VENTE PARTOUT.
 25 et 50 cents le Flacon.
DEMANDEZ-LE.
 SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
 217 Rue des Commissaires, Montreal.

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE'



Poitrine parfaite,
 par les **Poudres**
 + + **Orientales**

les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé. Le développement de la fermeté des formes de la poitrine chez la femme.

SANTÉ ET BEAUTÉ.

Une boîte avec notice, \$1.00. Six boîtes, \$5.00.

En vente dans toutes les Pharmacies de première classe.

Dépot général pour la Puissance,

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste Catherine, Montreal.

ETABLI EN 1858

T. GRAHAM

IMPORTATEUR DE

Porcelaines, Verreries, Lampes, Etc.

Défiant toute compétition dans le choix de Services de Toilette, à Diner, à Thé, etc., etc.

120 RUE SAINT-LAURENT,
 MONTREAL.

LE

"LADIES HOME JOURNAL"

RECUEIL LITTÉRAIRE.



PUBLIÉ A PHILADELPHIE.

PRIX DE L'ABONNEMENT, \$1.00.

La Bibliothèque Française

Publie tous les mois un ouvrage de Littérature choisie qu'elle } 15 CENTS.
 offre au modique prix de

LA BIBLIOTHEQUE FRANÇAISE

No. 25 RUE ST. GABRIEL.

LE LIPPINCOTT MAGAZINE,

Revue Américaine, Mensuelle et Illustrée. Rédigée par les meilleurs auteurs. Prix de l'abonnement, \$3.00; pour les abonnés du COIN DU FEU, \$2.00.

0 1 1

Humaine H

25,000

CERTIFICATS ATTESTENT LES GUERISONS PRODUITES

— PAR LE —

VIN ST. MICHEL

— DANS LES CAS DE —

DÉBILITÉ

Trois petits verres par jour auront pour effet de rendre l'appétit meilleur, la digestion facile, le sang circulera chaud dans les veines et les forces reviendront comme par enchantement.

EN VENTE PARTOUT.

25c.
PAR BOITE.
PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE POUR AFFECTIONS BILIEUSES & C.
A VENDRE PARTOUT.

Avis aux Familles pour la Conservation de leur Santé.

LES PILULES DE NOIX LONGUES DE MCGALE

Etant purement végétales peuvent être données en toutes saisons et dans tous les climats; elles ne contiennent ni mercure ni minéral quelconque.

☞ Pour le Mal de Tête, les Etourdissements et les Dérangements Billeux.

C'EST LE TEMPS ..



Toutes les MARCHANDISES les plus nouvelles pour la saison du Printemps viennent d'être reçues;

Venez les voir, Mesdames

Après plusieurs années de pratique dans les grands établissements du genre à Paris et Londres, je suis en état de vous confectionner le plus

Chic Costume du Printemps

que vous puissiez rêver, et cela ne vous coûtera pas plus cher qu'un costume mal fait.

L. G. de TONNANCOUR, TAILLEUR POUR DAMES,
10 COTE ST. LAMBERT.